11 FÉVRIER 1950

N° 226 . 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Library

Phot. *France-Illustration* (R. Boulet).

M. GEORGES BIDAULT PERD SES MINISTRES SOCIALISTES

Pendant la réception donnée par M. Vincent Auriol à l'Élysée en l'honneur des parlementaires (voir page 128) M. Georges Bidault s'entretient longuement avec le président de la République de la situation créée par la décision des socialistes de cesser leur participation au gouvernement.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.

TÉL. { Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N°4
ANGLETERRE. (Livres)	6 mois...	2-10-6	3-4	3-10	3-19
	Un an...	5-1	6-8	7	7-18
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

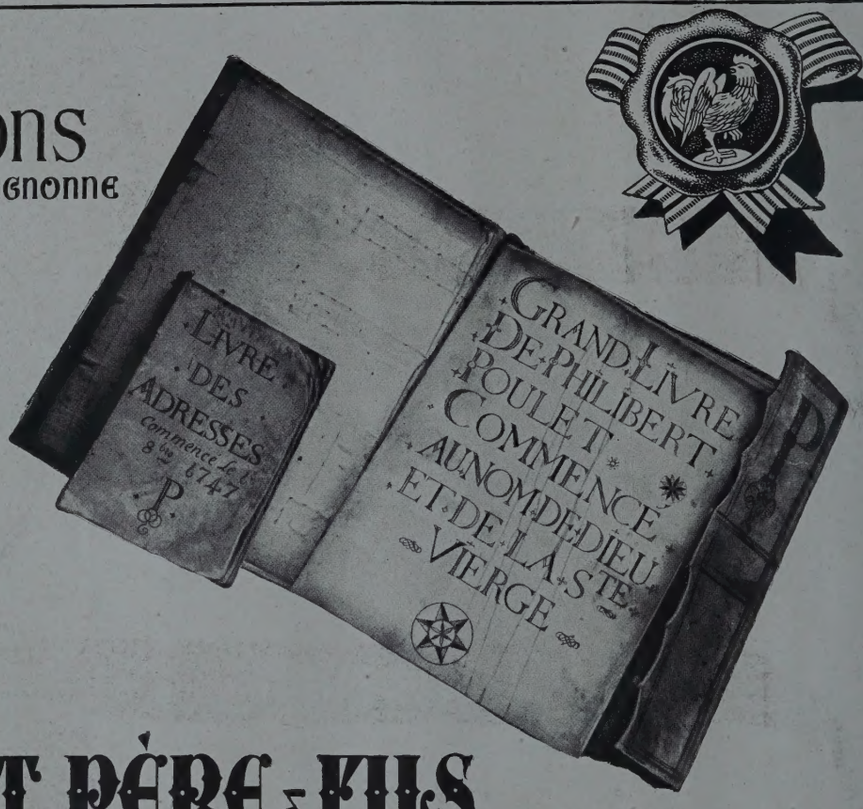
	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

DEUX SIÈCLES
SEPT GÉNÉRATIONS
DE PROBITÉ & D'EXPÉRIENCE BOURGUIGNONNE

Philibert POULET (1708-1782)
Jean-Baptiste (1750-1829) Marc-Jean-Baptiste (1752-1832)
Philibert (1776-1821) Jean-François-Auguste (1783-1849)
Jean-Baptiste-Edmond (1815-1884)
Pierre GERMAIN (1845-1936)
Paul-Jacques (né en 1875)
Jacques-Pierre (né en 1908) Jane GALLET Georges-Claude GALLET (né en 1902)



POULET PÈRE & FILS
PROPRIÉTAIRES-NÉGOCIANTS À BEAUNE (Côte-d'Or)
MAISON FONDÉE EN 1747

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

CULTE DES HÉROS

— Elève Pénible, puisque nous parlons de Roland, citez-moi les héros qui soulèvent votre admiration.

— Heu... heu... les « Pieds-Nickelés » !...

CHEZ LE COIFFEUR

— Je le reconnais, monsieur Marcel, vous rasez vite, mais pensez qu'une bombe à l'hydrogène raserait tout Paris en quelques minutes !...

RÉPERCUSSION

— Ben, mon vieux, tu vas fort !...

— Dame, comme je mendie dans l'métro, faut bien que je suive la hausse !...

AUX SPORTS D'HIVER

— A première vue on ne peut pas bien se rendre compte, mais elle a, paraît-il, de véritables pieds de « Cendrillon » !

DIALOGUES DES BÊTES

L'oie, *au merle.* — Ce chercheur de truffes est un hypocrite. Il fait le bon apôtre et vous joue des « tours de cochon » !...

Le merle. — Oui. C'est un tartruffe !...

MAMAN L'AIME

Elle l'aime même beaucoup, sa bonne chicorée. Elle lui doit son teint frais et clair, son haleine pure, parce que la chicorée, rafraichissante et légèrement dépurative, fait courir, comme vif argent, un sang pur dans un corps libre.

PAPA EST CONQUIS

Il a remplacé les boissons excitantes par de la chicorée et son cœur comme ses nerfs ne lui jouent plus de vilains tours. Il travaille gaîment et dort d'un bon sommeil. Et, bien sûr, le médecin de papa a approuvé.

ET JEANNOT SOURIT

Il se porte comme un charme, grâce à la bonne chicorée. Celle-ci contient un principe amer qui active la sécrétion des glandes. Aussi la chicorée excite l'appétit, favorise la digestion et harmonise doucement le fonctionnement de tout l'organisme. Faut-il dire que papa et maman sont fiers de leur petit Jeannot ?

PHOTOS JASZ

Il n'est bonne santé qu'avec

CHICORÉE

ELVINGER

Deux bonnes recettes

1° Pour un bol d'eau chaude, ajoutez une cuiller à soupe de chicorée (plus ou moins suivant votre goût), laissez bouillir 2 à 3 minutes, passez, ajoutez lait et sucre à volonté.

Vous apprécierez ce délicieux goût de noisette !

2° Jetez par tasse de lait froid une cuiller à soupe de chicorée, faites bouillir, passez, sucrez à volonté.

1776

Rallye de MONTE-CARLO

MARCHAL

Triomphe partout

1er Classement Général et 1ère Catégorie

avec ÉQUIPEMENT ÉLECTRIQUE
PROJECTEURS
ANTI-BROUILLARD **MARCHAL**
Becquart sur HOTCHKISS

1er 2e Catégorie

avec ÉQUIPEMENT ÉLECTRIQUE
PROJECTEURS
ANTI-BROUILLARD
BOUGIE MARCHAL
Scaron sur SIMCA-8 - 1.200 cc.

1er 3e Catégorie

avec ÉQUIPEMENT ÉLECTRIQUE
PROJECTEURS
ANTI-BROUILLARD
BOUGIE MARCHAL
Quinlin sur SIMCA-8 - 1.100 cc.

1er 4e Catégorie

avec ANTI-BROUILLARD
BOUGIE MARCHAL
Van der Heijden sur **DYNA-PANHARD**

GAGNE
aussi
Coupe des Dames
Mme Rouault-SIMCA
Coupe Ch. Faroux
Coupe Action Automobile
Équipe SIMCA

MARCHAL

Pour la 6e fois Vainqueur

Rallye de Monte - Carlo

CHAMPIONNAT du Monde de la Route

1er CLASSEMENT GÉNÉRAL (toutes catégories)

Becquart - Secret
sur Hotchkiss

équipée de bougies

K·L·G

MOUDUN

CORUNDITE

*la meilleure bougie du monde.

3.000 RECETTES
DE CUISINE BOURGEOISE

Direction Gastronomique

CURNONSKY

PRINCE ÉLU DES GASTRONOMES

WERNERT
Président de la Société des Cuisiniers de Paris

Recettes signées des plus grands Chefs de France et accompagnées de leurs vins

800 PAGES environ — 1.000 HORS-TEXTE en noir et en couleurs

La véritable Encyclopédie culinaire du XXe siècle

Prix de souscription 1.950 frs
Prix à parution.... 2.500 frs

PARAITRA EN 1950
Demandez la notice détaillée en couleurs — Service X8.

EDITIONS. M. PONSOT. 14 Rue de l'Armorique Paris

6me ANNÉE — NUMÉRO 226

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

11 FÉVRIER 1950

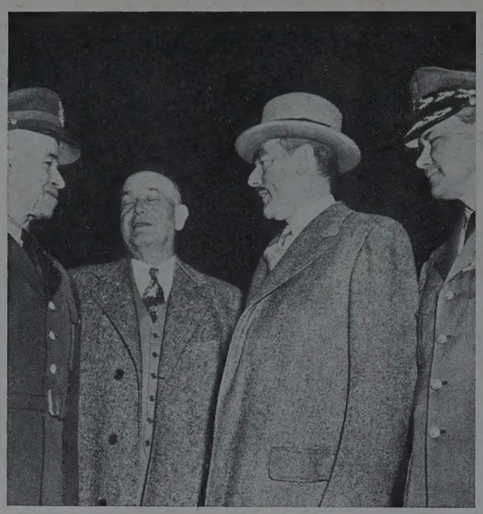
Phot. N. Y. Times.

LA GUERRE FROIDE EN EXTRÊME-ORIENT

Peu après la visite au Viet-Nam de l'ambassadeur américain M. Jessup, qu'on voit ci-dessus s'entretenant à Hanoï avec S. M. Bao Daï, Moscou annonçait la reconnaissance officielle par l'U. R. S. S. du gouvernement constitué par Ho Chi Minh et le Vietminh. La France a aussitôt élevé contre cette décision, contraire au droit international, une protestation dont Moscou a refusé d'admettre le bien-fondé. (Voir article page 124.)

ACTUALITÉS MONDIALES DE

A VOLENDAM une partie de l'ancien Zuyderzée a gelé, interrompant le trafic avec l'île Marken. Les jeunes Hollandaises, ayant revêtu leurs atours traditionnels, s'en donnent à cœur joie sur les patinoires.



VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

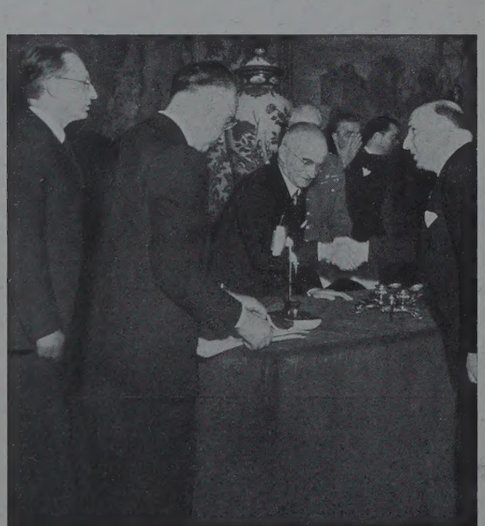
A WASHINGTON le président Truman a ordonné à la Commission de l'énergie atomique de poursuivre ses travaux sous toutes les formes, y compris la bombe à hydrogène. Les généraux Omar Bradley et S. Vandenberg, MM. Dean Acheson et Johnson, secrétaire à la Défense, s'étaient prononcés pour ces fabrications.

A COLOMBES, le match international de rugby qu opposait l'équipe d'Irlande à celle de France s'est termi né par un résultat nul (3 points : un drop-goal d Lauga, à 3 : un but marqué par Burgess sur coup franc)

A FECAMP le Pardon des terre-neuvas, précédant le départ pour la grande campagne de pêche, a été présidé par Mgr Lemonnier, évêque auxiliaire de Rouen, qui du *Pilote-Fécamp* a béni les chalutiers et leurs équipages.

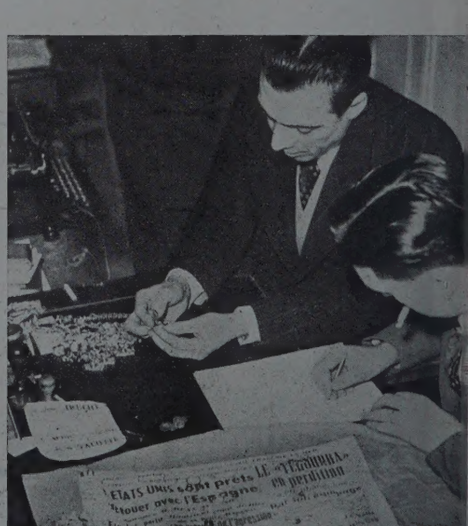
A PARIS, un accord commercial franco-allemand a été paraphé au Quai d'Orsay par MM. Hervé Alphand et von Multzan. Valable jusqu'au 30 juin, il prévoit une augmentation notable des échanges entre les deux pays.

A FORMOSE, sur laquelle pèse toujours la menac d'une attaque communiste venant de la terre ferme, le familles encouragent les jeunes soldats recrutés par le autorités nationalistes pour défendre la grande île



A ROME les membres du nouveau cabinet constitué par M. de Gasperi sont allés au palais du Quirinal pour prêter serment devant le président Einaudi, qu'on voit serrant la main de M. Scelba, ministre de l'Intérieur.

EN INDONESIE l'aventurier Westerling, ex-officier de l'armée hollandaise, a recruté une troupe d'indigènes et de déserteurs avec le dessein d'empêcher la fusion de l'Etat de Java dans la République de Djokjakarta.



A MARSEILLE des joailliers expertisent les bijou volés à la Bégum, femme de l'Aga Khan, et qui avaien été récupérés sur un trottoir à la suite des tractation engagées avec les auteurs de ce « hand up »

LA SEMAINE

A BELGRADE M. George Allen, nouvel ambassadeur des U. S. A., a eu avec le maréchal Tito un entretien tout « empreint de cordialité et de franchise », a-t-il déclaré, sur l'état des relations américano-yougoslaves.

AU CAIRE M. Bevin, qui, revenant de la Conférence de Colombo, s'est entretenu de la situation internationale avec le premier ministre Nahas Pacha, a été, au palais de Koubba, l'hôte à déjeuner du roi Farouk I^er^.

A NORFOLK (Virginie), grâce à la mise en œuvre de moyens puissants, le cuirassé américain *Missouri* a pu être renfloué après avoir été allégé des 12.000 tonnes de munitions et de carburant contenues dans ses soutes.

D'un Samedi à l'Autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

On parle beaucoup, en France, à cette heure du ressaisissement, où le pays fait l'inventaire de ses vertus et de ses manques, on parle beaucoup de la qualité, de ce que représente l'idée de qualité dans un monde voué à la pacotille et à la camelote, de la mission morale qui revient à certains peuples quand la coutume et l'expérience les destinent à l'œuvre de qualité. On parle ainsi et deux thèses aussitôt s'affrontent.

A vrai dire, les partisans de la « série » ne se donnent pas souvent la peine de célébrer leur doctrine : elle triomphe confusément. De l'Extrême-Orient au Sénégal et au cap de Bonne-Espérance, des Andes au Levant, de la Californie aux confins de l'Europe, le voyageur est désormais sûr de trouver les mêmes magasins où sont exposés les mêmes articles : les chemises qui se déchirent au troisième lavage, les chaussures de cuir synthétique, les réfrigérateurs, les appareils photographiques, les cosy-corners et les postes de radio, tous fabriqués dans une matière étrange qui imite à la perfection maintes substances inimitables.

Parfois un économiste ouvre la bouche et profère des vérités intimidantes. Il dit : « Le temps de ce que vous appelez avec innocence la qualité est un temps révolu. Ce qui importe, c'est de pourvoir toutes ces multitudes malheureuses, c'est de leur donner des vêtements, quand bien même ces vêtements seraient laids, c'est de les alimenter, c'est de leur distribuer à des prix raisonnables des machines à coudre et des appareils de locomotion. Votre idée de qualité, comme votre idée de l'artisanat, est une idée médiévale. Quand tous les hommes auront des chaussures et des mouchoirs, nous reparlerons de la qualité. »

Je suis bien sûr qu'on ne parlera bientôt plus de la qualité, au train où va le monde. Je suis bien sûr que certaines traditions, quand elles seront perdues, ne se retrouveront jamais. La qualité, pour nous, Français, n'était pas une idée aristocratique ; c'était une idée populaire, vivante, et presque une philosophie. Un des personnages imaginaires auquel j'ai consacré mes soins, Joseph Pasquier, type du Français économe, dit fort bien : « Je ne suis pas assez riche pour acheter des articles à bon marché. » Le problème, en effet, est simple. Vaut-il mieux acheter un vêtement bien fait, que nous porterons dix ans, ou, au contraire, acheter, chaque année, un complet — fibres de sapin, verre filé, matière plastique, etc. — qui donnera des signes de fatigue et d'usure avant la douzième semaine ?

Si je n'étais dévoué de toutes mes forces à la thèse de la qualité, je serais tenté de donner à mes adversaires des arguments qui ne seraient pas sans efficace, et qu'il faudrait appeler les arguments du désespoir. Je vois donc l'avocat de la camelote prêcher ainsi son évangile : « Malheureux celui qui s'attache à des choses qu'il devra quitter un jour, habits, meubles ou bijoux ! Malheureux qui se prend de tendresse pour des trésors périssables ! Célébrons donc cette camelote qui ne nous tient pas sur le dos, qui nous lâche et nous dégoûte, mais qui nous permet ainsi de nous tourner vers les valeurs éternelles, vers les biens qui ne périssent pas ! »

Mazarin gémissait, alors qu'il était déjà saisi par la mort et qu'il se promenait dans ses appartements encombrés d'objets précieux : « Et dire qu'il va falloir quitter tout cela ! » Mazarin soupirerait aujourd'hui : « Soyez béni, Seigneur, qui m'avez entouré, couvert, comblé de choses laides, médiocres, fragiles et qui m'aidez ainsi à me détacher de tout cela ! »

★

L'observateur a raison de s'interroger avec inquiétude sur l'issue du conflit qui oppose la « série » à la qualité. Le problème est encore compliqué de ce fait que nombre de peuples, au Proche-Orient par exemple, ont conservé les traditions de l'artisanat mais perdu le sentiment de la qualité.

Si les peuples de l'Occident européen ne font pas un effort déterminant pour rappeler aux sociétés instruites qu'un objet bien conçu, bien construit, composé de matériaux excellents et choisis, possède, outre sa valeur pratique, une valeur représentative, qu'il est l'emblème d'une morale très respectable, si les huit ou dix nations qui ont conservé les bonnes recettes ne se piètent pas à toutes forces pour garder leur position et pour prêcher les peuples égarés par des propagandes absurdes, le sentiment de l'œuvre accomplie ne sera bientôt plus qu'un souvenir dérisoire et d'ailleurs incompréhensible.

HO CHI MINH
AGENT COMMUNISTE

La reconnaissance du gouvernement Ho Chi Minh par Moscou a ouvert dans la « guerre froide » une phase nouvelle où, sans l'avoir souhaité, la France se retrouve aux positions avancées. Cela alors que la légitimité même de sa présence en Extrême-Orient est contestée par l'U. R. S. S., son alliée d'hier.

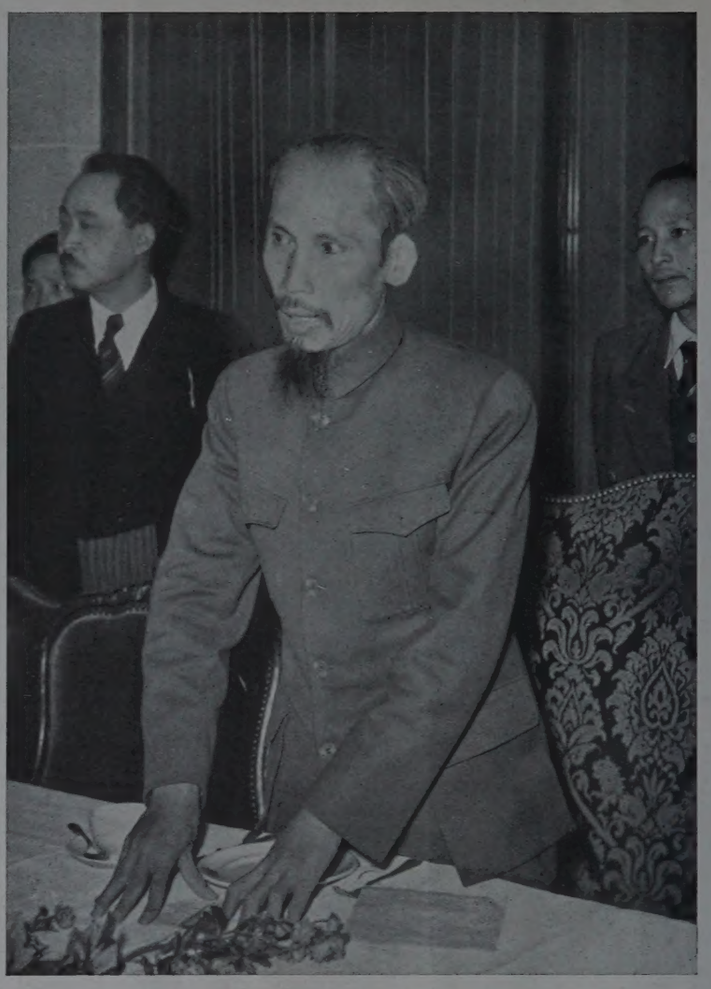
N'insistons ni sur le sens plus qu'inamical d'un pareil acte porté à la connaissance de notre gouvernement par la voie des agences, ni même sur le dédain superbe dont les représentants soviétiques ont fait montre envers les règles les plus élémentaires de la diplomatie.

Un des premiers effets de l'initiative soviétique sera sans doute d'accélérer la reconnaissance officielle du gouvernement Bao Daï par les Etats-Unis et par l'Angleterre, pris de vitesse une fois de plus. Puisse-t-elle dissiper les illusions tenaces qu'on nourrissait encore — non seulement dans une fraction de l'opinion française, mais chez certains de nos amis de l'extérieur et jusqu'au sein de l'O. N. U. — sur le caractère véritable de la rébellion vietminh de 1946 et sur la prétendue indépendance de son chef à l'égard des Soviets. Si l'on en croit M. Jessup, l'envoyé extraordinaire des U. S. A. en Extrême-Orient, nos amis américains n'auraient eu que depuis peu la révélation d'un Ho Chi Minh « agent communiste formé à Moscou ». Qu'il leur ait fallu attendre 1950 pour se rendre à pareille évidence est pour le moins surprenant, car les activités prosoviétiques de ce marxiste militant datent de fort loin.

Nguyen Ai Quoc, tel se nommait alors Ho Chi Minh, n'avait pas vingt ans lorsque, après une adolescence misérueuse passée à Canton, à Hong-Kong et à San-Francisco, il débarquait en 1911 à Marseille, garçon de cabine à bord du *D'Artagnan*, pour catéchiser les Annamites occupés dans les usines. Gagnant Paris, il adhérait à la section socialiste du XVII[e] arrondissement.

Chétif, fluet, le visage ascétique, familier des meetings extrémistes, il condamnait en un français compréhensible la politique « colonialiste » de la France. Il produisit même une pièce, *l'Empereur des bambous*, au Club du Faubourg, qu'il fréquentait alors. On ne lui connaissait d'autres moyens d'existence que la retouche photographique, qu'il pratiquait par intermittence.

Dès 1919 il figurait parmi les plus zélés propagandistes de la III[e] Internationale, intervenant l'année suivante au fameux Congrès de Tours où fut consommée la scission socialiste. Son activité antifrançaise lui valut d'ailleurs d'être expulsé ; il rallia alors Moscou, où Lenine accueillit à bras ouverts ce Jaune polyglotte spécialisé dans l'agitation parmi les populations de couleur. Une vie mouvementée allait s'ouvrir devant Nguyen Ai Quoc, devenu en 1923



Une attitude d'Ho Chi Minh, en 1946, pendant son séjour a Paris.

L'ambassadeur de l'U. R. S. S., M. Bogomolov, arrive au Quai d'Orsay.

membre actif de la mission communiste que Borodine dirigeait en Chine, jusqu'au jour où, Tchiang Kai Chek s'étant affranchi de la tutelle soviétique, il jugea prudent de regagner à Moscou l'école de propagande anticoloniale.

On retrouve sa trace en 1930 en Extrême-Orient, où, agitateur clandestin, il pénètre au Tonkin pour y constituer un groupe de Jeunesses communistes qui, dix années plus tard, devait former le noyau du Vietminh.

Sa tâche d'agent du bureau asiatique du Komintern l'amenait tantôt à Saïgon, tantôt à Bangkok ou à Singapour. Un jour, enfin, on annonça la disparition de Nguyen Ai Quoc. Il était mort, disait-on, rongé par la tuberculose au fond de la prison de Shanghaï.

Cette fausse sortie lui permettait de faire peau neuve. Installé au Yunnan à la guerre, il rentrait en Indochine, cette fois sous le nom d'Ho Chi Minh, « le Lumineux », qu'il arbora en 1945 lors de la capitulation japonaise. Les troupes françaises étaient loin encore et, sous son impulsion, le Vietminh s'installait à Saïgon, où, après un simulacre d'élections, il se faisait proclamer président de la République vietnamienne.

L'année suivante Ho Chi Minh foulait de nouveau le sol français à Biarritz. Le 14 juillet 1946 il assistait au premier rang des officiels à la revue des troupes. Le président du Conseil d'alors offrait un grand déjeuner en son honneur, qu'Ho Chi Minh rendait le lendemain au Royal-Monceau.

Mais les honneurs officiels n'eurent qu'un temps, et après l'échec de la Conférence de Fontainebleau Ho Chi Minh regagnait le Viet-Nam. L'ère des attentats, des agressions et des guets-apens allait s'ouvrir. Elle dure encore.

Dressé à l'école de la diplomatie « opportuniste » de Moscou, Ho Chi Minh s'est efforcé longtemps de faire oublier Nguyen Ai Quoc en masquant sa mission d'agent communiste sous un nationalisme de circonstance. Mais les cartes sont abattues. Demain les représentants officiels de la Chine communiste, de l'U. R. S. S. et des Etats satellites vont venir s'installer dans un coin du Tonkin, au cœur d'un de ces maquis qu'occupent les bandes d'Ho Chi Minh. Appuyé sur la frontière chinoise, celui-ci recevra directement subsides, armes et munitions.

On sent combien peuvent être redoutables les répercussions d'une manœuvre stratégique de pareille envergure. Faire face à cette véritable agression exigerait, en même temps que du sang-froid, des résolutions fermes et une volonté bien réfléchie de les appliquer. Est-ce possible avec un parlement absorbé par les querelles intérieures et dont la politique à l'égard de l'Union française se ressent de graves désaccords qui n'ont peut-être pas été étrangers à la récente crise gouvernementale ?

Le retrait des ministres socialistes survient en un moment difficile, et la politique de soutien, les exemples du passé l'ont montré, n'est pas faite pour faciliter la tâche de M. Georges Bidault. D'autant que le président du Conseil s'est interdit d'élargir vers le centre la majorité déjà précaire sur laquelle pouvait compter la dernière formation gouvernementale.

P. B.

Photographies N. Y. Times et Agip.

DANS LA VALLÉE DE MARBIAL

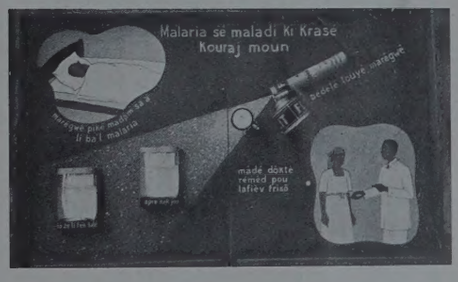
EN HAÏTI

UNE EXPÉRIENCE SOCIALE DE L'U. N. E. S. C. O.

Le deuxième centenaire de la fondation de Port-au-Prince a été l'occasion d'une série de manifestations commémoratives qui ont permis à la République haïtienne d'enregistrer de nombreux témoignages de sympathie. Le 8 décembre s'est ouverte une Foire internationale qui se prolongera jusqu'au mois de juin et à laquelle la France a tenu à être présente. L'inauguration des pavillons étrangers a lieu le 12 février. Pour représenter notre pays, M. Monnerville, président du Conseil de la République, s'est rendu à Port-au-Prince. Il y a retrouvé M. Jacques de Lacretelle, délégué par l'Académie française. Une région d'Haïti est le cadre d'une expérience de l'U. N. E. S. C. O. qui est exposée ci-après.

LES INDIGÈNES ONT CONSTRUIT EUX-MÊMES CETTE JOLIE PETITE CHAPELLE AU CREUX D'UN VALLON.

LES HABITANTS PAUVRES D'HAITI OCCUPENT DE PETITES HUTTES AUX MURS DE BAMBOUS TRESSÉS.



YVONNE ODDON A RÉALISÉ CES AFFICHES DE PROPAGANDE POUR L'EXPÉRIENCE DE L'UNESCO.

Au sud-ouest d'Haïti, non loin de la ville de Jacmel, se trouve la vallée de Marbial, formée par une rivière qui descend du massif de la Selle et qui porte un nom fort aimable : la Gosseline.

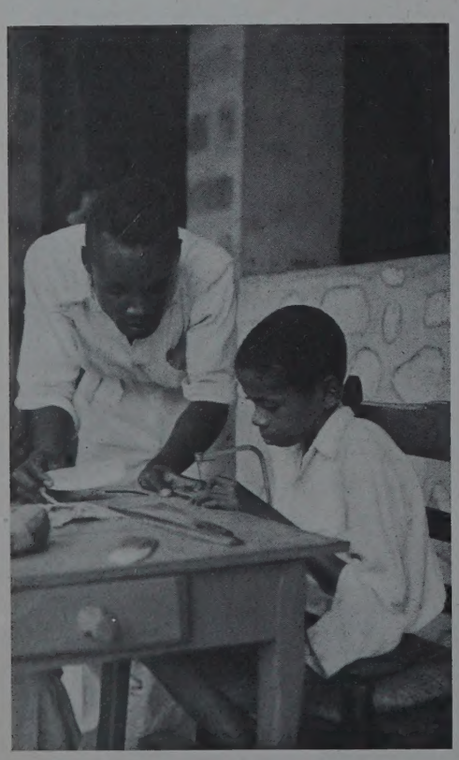
Cette vallée est le théâtre d'une très intéressante expérience où l'U. N. E. S. C. O. s'efforce de réaliser le projet d'éducation de base qu'elle a conçu pour élever le niveau de vie de certaines populations. Au départ il s'agit de lutter contre

CENTRE DE L'UNESCO : PROFESSEUR DE TISSAGE.

l'analphabétisme, c'est-à-dire contre l'ignorance des rudiments du savoir où vivent ces populations. Mais il s'agit de bien autre chose encore. Car s'il est utile, indispensable même d'apprendre à lire et à écrire à ceux qui ne savent pas, il serait d'une piètre sagacité de penser que cela suffira à transformer leurs conditions d'existence.

Si la vallée de Marbial, ce territoire haïtien, a été choisie, c'est qu'elle offrait un ensemble de conditions propres à donner sa pleine valeur à l'expérience entreprise. Avant de passer d'ailleurs à la mise en œuvre du projet éducatif, une enquête ethnographique a été menée sur place par un savant français attaché au musée de l'Homme, M. Alfred Métraux, secondé par un groupe de spécialistes et aussi par des étudiants haïtiens.

M. Alfred Métraux et son assistante, M^lle^ Yvonne Oddon (peut-on signaler en passant qu'elle eut pendant l'occupation une conduite héroïque, qu'elle fut condamnée à mort puis déportée ?) ont bien voulu aussi nous fournir la documentation photographique de cet article.



CENTRE DE L'UNESCO : TRAVAIL DE LA CORNE.

TERRE AVARE, AGRICULTURE MÉDIOCRE

La vallée de Marbial est peuplée d'environ 30.000 habitants. La densité de la population est forte puisqu'elle atteint en moyenne 240 habitants au kilomètre carré. Population rurale dont la décadence va croissant et qui souffre de tous les maux inhérents à une économie dont le niveau est extrêmement bas. La vallée est victime de l'érosion, qui détruit la couche de terre arable, rendant stériles des étendues de plus en plus vastes, dénudant à la saison pluvieuse les collines jadis plantées de caféiers.

Ces méfaits de l'érosion sont la conséquence du déboisement intensif. Et ce déboisement est lui-même dû à l'augmentation rapide de la population. Malgré une forte mortalité infantile, celle-ci a en effet une tendance marquée à s'accroître, et depuis le début du siècle les paysans, plus nombreux, ont déboisé pour se bâtir des habitations et pour disposer de plus d'espace à cultiver.

Ajoutons que la propriété est extrêmement morcelée. La coutume, en effet, veut à Marbial que le plus modeste bien soit, au décès du propriétaire, partagé entre tous ses enfants, légitimes ou non. Or ces derniers sont souvent nombreux du fait des unions polygyniques qui demeurent fréquentes. De l'obligation du partage successoral résulte un véritable émiettement de la propriété. Celle-ci est en outre dispersée. Il est fort rare qu'une terre — fût-elle exiguë — soit d'un seul tenant. Aux difficultés de travail suscitées par ce démembrement s'ajoutent d'innombrables procès dont il est la cause pour la délimitation et l'arpentage de champs qui s'imbriquent. D'ailleurs le paysan de Marbial est volontiers processif. Enfin la terre est très chère. Elle a triplé de prix depuis le début du siècle, et l'on ne trouve à en acheter que de petites parcelles. On conçoit que le paysan soit opiniâtrément attaché à cette terre. Il n'a qu'elle pour vivre. Pourtant, comme il en a peu, et pas même toujours assez pour sa propre subsistance, il lui faut louer ses services à des propriétaires.

VUE CLASSIQUE : UN MARCHÉ INDIGÈNE A HAITI.

Beaucoup de citadins ont en effet des propriétés dans la vallée de Marbial. Ils les donnent en fermage et le contrat stipule fort communément que les récoltes seront partagées par moitié entre le bailleur et le fermier. Cependant si la récolte de café est importante, c'est exclusivement en café que s'opère le règlement. Fréquemment une sorte d'hypothèque est prise sur la ferme, c'est-à-dire que le locataire reçoit pour une période d'une durée convenue l'usufruit de la terre, moyennant le versement par avance d'une somme d'argent qui, en tout état de cause, n'est jamais remboursable. Ce système assure de beaux jours aux usuriers, près de qui l'on vient quémander les fonds nécessaires. Comme ils se font souvent payer en morceaux de terre, ils deviennent aisément propriétaires.

Que cultive-t-on ? Sur les terres qui ne sont pas encore trop appauvries on trouve le caféier, mais il est en régression. Le maïs tenait aussi une place importante parmi les cultures. Toujours pour la même raison — épuisement du sol — il tend à être remplacé en beaucoup d'endroits par le millet. On y adjoint certaines variétés de haricots peu exigeantes quant au terrain. Les bananes, les patates entrent aussi dans l'alimentation indigène. Quant aux fruits, ils ne manquent pas, surtout les pamplemousses et les oranges, que les paysans préfèrent vendre plutôt que de les manger.

Ces sols pauvres sont en outre fort médiocrement cultivés. La terre productive étant rare, les habitants de Marbial pratiquent la culture intensive, sans apporter en retour les fumures et les engrais qui remédieraient aux inconvénients de cette méthode.

A la décharge des cultivateurs il faut dire que la brièveté des saisons limite leurs possibilités de travail. Le morcellement de la terre et son faible rendement les obligent à adopter un régime de travail collectif. Dans une large mesure chacun est tributaire du « coup de main » que ses voisins voudront bien lui donner. Seuls les riches peuvent se permettre de rétribuer des travailleurs. La rétribution consiste le plus souvent du reste en un bon repas servi à la fin de la journée de travail, et les ouvriers préfèrent de beaucoup ce dîner à une somme d'argent.

Quant à ceux qui ne peuvent employer ce système, ils s'arrangent entre eux, à charge de réciprocité. Car il faut bien rendre aux autres l'aide qu'ils vous ont apportée. Cela prend du temps et, finalement, en dépit de la bonne volonté générale, le paysan pauvre n'arrive pas toujours à cultiver complètement son « carreau » de terre.

Aussi bien l'outillage du paysan est-il rudimentaire. Il ne peut employer la charrue à cause du relief ; le plantoir ou la houe sont ses instruments de travail principaux. Si paradoxal que cela semble, il vaut mieux qu'il en soit ainsi. En retournant la terre plus profondément le cultivateur ne ferait qu'accroître les ravages de l'érosion.

CANTINE SCOLAIRE INSTALLÉE DANS UN JARDIN.

DE LA BESOGNE POUR LES MÉDECINS

Rien de surprenant, n'est-il pas vrai, qu'une population rurale placée dans de semblables conditions soit dans un état sanitaire fort peu brillant. Elle est sous-alimentée, car il y a parfois disette. Et si les cultures vivrières sont médiocres — le millet tendant à remplacer, nous l'avons vu, le maïs comme base de l'alimentation — il ne faut guère compter sur l'élevage. Les pâturages sont rares, les animaux, difficiles à nourrir. Marbial est un pays de vaches maigres. Pourtant l'indigène voudrait avoir du bétail. Dès qu'il dispose d'un peu d'argent il songe à acheter une vache ou des porcs ou des chèvres. Il espère toujours les revendre avec un gros bénéfice. Quant aux chevaux, ils sont un signe de fortune ; on les garde soigneusement à cause des services qu'ils rendent dans une région où les communications sont fort défectueuses.

Une des toutes premières tâches qui s'imposent dans ce pays serait donc une réforme agraire : introduction de cultures nouvelles, amélioration et extension des plantations de caféiers, protection du sol et, surtout, reboisement. Toutes ces mesures seraient au surplus inopérantes et sans doute impossibles à appliquer sans un remembrement préalable, une redistribution des terres et l'institution d'un crédit agricole éliminant l'usure. Ce ne sont pas questions simples.

L'état de la santé publique commande aussi les plus sérieux efforts. Les naissances, on l'a vu, sont très nombreuses, mais le taux de la mortalité infantile est très élevé. Les affections intestinales atteignent beaucoup d'enfants. D'autre part on relève souvent des ulcères. La malaria fait des

MÈRE ET ENFANT VONT SE PROMENER AU PAS TRANQUILLE DE LEUR MULET.

LE COMMANDANT DE LA SECTION RURALE A FIÈRE ALLURE, N'EST-CE PAS ?

ravages, et plus encore le « pigan », qui est une sorte de syphilis. Dans cet ordre d'idées tout est à faire pour inculquer des notions d'hygiène et aussi pour assurer le traitement des maladies, car la médecine locale est d'un archaïsme ahurissant. Les missions médicales auront beaucoup de travail. Les indigènes comprennent pourtant qu'il est de leur intérêt de se faire soigner et ils ne fuient pas la clinique en plein air, où ils savent être bien traités.

D'une façon générale, et c'est à leur éloge, ils ont du reste une réelle vivacité d'assimilation et une grande faculté d'adaptation. Ils reconnaissent volontiers, notamment pour l'agriculture, qu'ils ont besoin d'être guidés. « On ne nous a jamais rien appris », disait l'un d'eux à M. Métraux. Le fait est qu'ils vivent sur un lot de recettes transmises de génération en génération et qui ne correspondent plus aucunement à l'état d'un territoire qui fut riche et ne l'est plus.

ARTISANAT ET ENSEIGNEMENT

Pour leur venir en aide et leur permettre d'augmenter le revenu d'un sol avare on s'ingénie donc à les familiariser avec la fabrication de divers produits. A la vérité les « gens de Marbial » avaient déjà compris d'eux-mêmes la nécessité d'activités complémentaires. Ne parlons pas du charpentier, qui fait figure de seigneur, encore qu'on ait moins souvent qu'autrefois recours à ses bons offices. Le nombre des clients a en effet diminué, car plus rares sont ceux qui pourraient se faire bâtir une nouvelle maison.

La vannerie est un travail de pauvre qui n'assure qu'un gain modique. En revanche, le travail du cuir paraît rémunérateur. Les quelques artisans qui s'y adonnent s'appellent des « zapatiers » (savetier, de l'espagnol *zapatero,* cordonnier). Ils tannent eux-mêmes avec de la chaux et de l'écorce d'acajou les peaux qu'ils ont achetées et ils en confectionnent des sandales, des ceintures, des gaines de couteau, qu'ils vont vendre à Port-au-Prince.

Ce développement de l'artisanat est naturellement un des articles du programme de l'U. N. E. S. C. O. Non seulement on initie les paysans au travail du cuir, mais on leur apprend à travailler la corne, à fabriquer des peignes. Le tissage offre aussi des débouchés. Bien entendu, ce développement de l'artisanat serait favorisé par l'introduction de cultures nouvelles, par exemple celle du sisal. Peu à peu une industrie locale pourrait se créer.

Volontiers appliqué à acquérir des connaissances pratiques, le paysan de Marbial témoigne-t-il d'un zèle égal pour l'instruction proprement dite ? Assurément oui. Il a le désir d'apprendre, et les desseins de l'U. N. E. S. C. O., luttant contre l'analphabétisme, ont rencontré dans cette vallée

LA CUISINIÈRE DE LA MISSION APPREND A LIRE.

DEUX PETITS ENFANTS MALADES ET RACHITIQUES.

d'Haïti un lieu propice. Adultes et enfants viennent s'asseoir sur les bancs de l'école en plein air qu'on nomme joliment « la tonnelle ». Beaucoup manifestent un empressement véritable et se font les auxiliaires de leurs éducateurs. Dans le nombre il faut faire une place à part à Montaigne Labier, descendant du premier éducateur de la vallée. Sa popularité est grande parmi ses compatriotes.

Ce qui nous touche, c'est que ces paysans accourus à l'école ont le grand désir d'apprendre le français. Evidemment il ne saurait être question de leur enseigner l'orthographe et la syntaxe selon les méthodes en usage en France. Grâce à un système de simplification phonétique on obtient des résultats rapides et satisfaisants.

LE PRESTIGE DE LA FRANCE

La France bénéficie d'ailleurs en ce coin d'un prestige certain. Sans doute sera-t-on étonné d'apprendre que le livre classique est *Télémaque,* à telles enseignes que d'innombrables enfants ont reçu pour prénom le nom du fils d'Ulysse. Voilà un succès auquel n'avait certes pas songé le doux Fénelon. Son livre partage d'ailleurs cette fortune imprévue de *best-seller* avec un recueil de chants pieux du XVI^e^ siècle appelé *les Cantiques de Marseille.* Renan, dans ses *Souvenirs d'enfance,* nous dit que c'était le livre de prédilection de sa mère ; recueil « de la plus extrême naïveté », ajoute-t-il dans une note. Par ces vieux cantiques et par la prose fénelonienne se maintient pourtant au loin un goût vif et durable des choses de notre pays.

On le retrouve d'ailleurs dans l'abondant folklore. Bien des récits que les générations se répètent les unes aux autres sont des déformations ou des adaptations des contes de Perrault.

Ce folklore mériterait à lui seul une étude spéciale avec ses chants, ses danses, ses coutumes, vestiges d'un passé lointain. Il est extrêmement riche et promet aux ethnologues une copieuse moisson, car l'indigène est fort attaché à ses traditions et ne renonce souvent qu'en apparence à certaines pratiques ancestrales. Deux courants peuvent s'y distinguer : l'un, très « vieille France », prend pour l'observateur une saveur désuète fort piquante, pleine de gentillesse et de bonhomie. L'autre, au contraire, vient d'Afrique : c'est le côté sombre et farouche de l'âme de ce pays. Ce contraste vaut parfois au voyageur de saisissants spectacles. Des entretiens bien pittoresques aussi. Par exemple avec Hexamon, le fameux « faiseur de pluie ». Hexamon se flatte de faire tomber l'eau du ciel où et quand il veut. Il n'en coûte qu'un dollar par jour et par champ. Mais seuls ceux qui paient verront leurs champs arrosés. Hexamon fait de bonnes affaires.

Telle est la contrée que l'U. N. E. S. C. O. va s'efforcer de transformer en y rendant la vie plus saine et plus facile et en cherchant du même coup à élever le niveau intellectuel des habitants. Le gouvernement haïtien lui apporte son concours. C'est une entreprise difficile et qui ne peut réussir qu'à la faveur d'une refonte complète du régime terrien. Même si les résultats en devaient demeurer incomplets, son intérêt n'en serait pas moins très grand. Assurément il y a là une des expériences sociales les plus dignes d'attention qui aient été tentées.

ROGER DARDENNE.

SÉNATEURS ET DÉPUTÉS A L'ÉLYSÉE

Le président de la République et Mme Vincent Auriol ont donné dans les salons de l'Elysée une réception en l'honneur des membres de l'Assemblée nationale et du Conseil de la République. Cette réception avait été précédée d'un dîner auquel assistaient M. Edouard Herriot et M. Gaston Monnerville, plusieurs ministres, ainsi que les membres des bureaux et les secrétaires généraux des deux assemblées.

Mme Lamine-Gueye et son mari, député-maire de Dakar.

M. Georges Bidault s'entretient avec M. Monnerville, président du Conseil de la République.

Le président du Conseil écoute avec une attention soutenue les propos de M. Vincent Auriol.

M. Romani, sénateur, et M. Gavini, député de la Corse ; M. Maroselli, député de la Haute-Saone. — Au fond, a droite, M. Pleven, ministre de la Défense nationale.

Mme Eboué, sénateur de la Guadeloupe, et « son président » font partager leur gaité a M. Senghor, député du Sénégal, et a M. Diallo, député de la Guinée.

Un couple très remarqué dans la nombreuse assistance qui se pressait dans les salons de l'Elysée.

LE PIANO DONT ON VOIT ICI L'INTÉRIEUR EST A UN STADE AVANCÉ DE LA FABRICATION. ET BIENTOT SUR CES CORDES RÉSONNERONT LES MUSIQUES DES MAITRES.

MÉTIERS D'ART (*)

LES FACTEURS DE PIANOS

DANS la vaste famille des instruments de musique le piano occupe une place à part. Non seulement il dispose, grâce à d'illustres compositeurs, d'une littérature extrêmement riche dont des virtuoses éminents se font les traducteurs, mais on peut affirmer qu'il est en somme, par la multiplicité des recours qu'on lui peut adresser, l'instrument type pour quiconque aime et pratique quelque peu la musique.

Pourtant ses mérites ne furent pas sans peine reconnus. Nous ne retracerons point ici son histoire ni l'évolution qui conduisit des anciens instruments à clavier à la forme actuelle du piano. Le clavier lui-même apparut, au dire des musicographes, vers le XIV^e^ siècle. Des applications diverses en furent faites et d' « épinette » ou « virginale » on arriva au clavecin, dont les qualités ne sont pas niables et qui a même trouvé un regain de faveur.

Cependant les facteurs d'instruments cherchaient des améliorations. Sans qu'ils se fussent concertés, trois d'entre eux, Marius en France, Cristofori en Italie et, en Saxe, Schroeter, découvrirent les

POUR LE MOULAGE DE LA « MASSE », PIÈCE PRIMORDIALE, LES ÉCROUS SONT TRÈS FORTEMENT SERRÉS.

(*) Voir *France-Illustration* des 2 juillet 1949 et 7 janvier 1950.

marteaux qui allaient transformer en piano le clavecin. Oh ! la nouvelle invention ne fut pas accueillie avec enthousiasme. Il y eut beaucoup de résistances. La sonorité du nouvel instrument par rapport à celle de son prédécesseur fut qualifiée de manière fort désobligeante. Comme il arrive presque toujours aux nouveautés, les Cassandres ne manquèrent pas pour prédire sa prompte disparition. Mais le piano, qui ne plaisait pas à Voltaire, ne passa pas plus que Racine et le café, qui déplaisaient à M^me^ de Sévigné. Reconnaissons que le mérite en revient pour une large part aux constructeurs, qui lui assurèrent une victoire qui, environ 1780, paraissait acquise.

La liste serait longue des « facteurs » qui se sont attachés à mettre des instruments de haute qualité à la disposition des exécutants. Certains noms sont connus, d'ailleurs, et des musiciens et du grand public. C'est le cas d'Erard, qui, avec l'invention du « double échappement », fit faire à la « facture » un pas décisif. C'est celui de Pleyel, dont l'entreprise remonte à 1807. L'usine s'élève à Saint-Denis, et nous pouvons rappeler que dès juin 1855 *L'Illustration* y promenait ses lecteurs.

BOIS ET MÉTAL

Dans la fabrication des pianos le bois est le « matériau » de départ. C'est pourquoi, lorsque vous parcourez le vaste terrain où s'élève l'usine de Saint-Denis, la première visite est pour le chantier du bois et pour les bâtiments où les bois sont traités. Ils sont d'essences très diverses, selon l'usage auquel on les destine. Les uns sont des bois de pays, les autres, et notamment les bois de placage, sont exotiques. Pour la table d'harmonie, pièce d'importance capitale, on emploie l'épicéa, qui vient généralement de Roumanie et à qui l'on demande un grain serré.

De toute façon le bois doit être sec, ce qui explique que la fabrique est tenue d'en avoir un stock important. Le séchage se fait à l'air libre et ensuite dans des séchoirs clos, le bois ayant été préalablement scié.

Parmi les travaux de la scierie il faut signaler le débit des bois de placage, qu'on obtient en feuillets extrêmement minces qui ressemblent à de souples bandes de tissus. D'autres ateliers font les mortaises, les pièces de menuiserie à assembler, les moulures et profilages, les découpages de panneaux.

A côté du travail du bois il y a, dans une fabrique de pianos, une importante partie métallurgique. En effet, l'instrument comporte des pièces métalliques, et notamment le cadre destiné à étayer la caisse qui constitue l'armature, la carcasse du piano. Ces pièces métalliques sont usinées à la fabrique même et le découpage, l'ajustage, la forge se font sur place, ainsi d'ailleurs que le laquage et le bronzage, exécutés au pistolet dans un atelier spécial.

Ce cadre résistant et le sommier de pointes de métal sur lequel sont maintenues et coudées les cordes sont des inventions pour lesquelles Ignace Pleyel, fondateur de la maison, demandait un brevet dès 1826. L'introduction du métal dans la construction devait avoir pour résultat d'obtenir un accroissement considérable de la sonorité, que la fragilité relative du châssis en bois ne permettait plus d'augmenter.

LES PHASES DE FABRICATION

Reprenons maintenant le travail de la « facture » proprement dite. Les « barragiers » construisent l'ossature des différents modèles de pianos à partir d'une pièce appelée « masse ». Puis les caissiers monteurs habillent cette carcasse qui, sortant de leurs mains, se rapproche de la forme définitive. Près d'eux s'accomplit le délicat travail du placage. Les minces feuillets d'acajou que nous comparions plus haut à des bandes d'étoffe sont rassemblés et collés en ayant soin d'observer rigoureusement l'alternance des surfaces claires et des surfaces sombres.

Les « tableurs » interviennent alors. De la table d'harmonie dépend, pour une bonne part, la qualité du piano. La table placée, on pose les chevalets et les agrafes qui délimitent avec une précision parfaite la longueur vibrante des cordes ; on monte aussi les armatures métalliques qui permettent la résistance à leur tension. La puissante sonorité des pianos modernes est due à l'emploi de cordes d'acier à haute résistance, et l'on ne se doute peut-être pas que le cadre en acier coulé sur lequel celles-ci sont tendues supporte une traction totale de 15 à 18 tonnes.

La tâche du monteur de cordes est une de celles qui requièrent le plus de soins. Il lui faut fixer les cordes aux pointes d'accroche en les faisant passer sur les chevalets à droite et à gauche des pointes de coudages puis dans les agrafes du sommier. Il les enroule ensuite autour des chevilles qu'il enfonce dans les trous percés pour les recevoir. Les cordes sont tendues au ton approximatif par pinçage ; on accordera l'instrument plus tard.

Il est alors possible d'entamer le vernissage, qui se fait en plusieurs temps. Mais d'autres ateliers ont mené à bien des travaux extrêmement importants et difficiles : ce sont ceux qui fabriquent le clavier et la mécanique du piano.

Cette « mécanique », ce sont les marteaux et les petites pièces qui s'y rattachent. Une précision mathématique est nécessaire dans le calibrage et le perçage de ces pièces. Il faut tenir compte du frottement des surfaces qui doivent porter contre d'autres. La « mécanique » est aussi garnie d'étoffe afin de la rendre silencieuse. Les diverses parties de ce mécanisme sont assemblées et centrées minutieusement.

Quant au clavier, on sait qu'y alternent les touches en ivoire pour les notes naturelles et les touches en ébène pour les notes altérées. L'ivoire est découpé en lamelles très fines. C'est encore un travail de placage. Les touches sont rassemblées et disposées de manière à former le clavier. Puis clavier et mécanique sont mis en place dans la caisse : c'est la « finition » du piano, qui reçoit son dernier « coup de vernis ». Il ne reste plus qu'à le régler et à l'accorder, car il ne sera livré qu'après avoir été soigneusement examiné au point de vue de la qualité du son et lorsqu'il aura été procédé aux mises au point indiquées par un musicien compétent.

Ainsi partiront vers leur destin le monumental piano de concert qui sous les doigts d'un virtuose illustre transportera d'enthousiasme les foules, ou le piano plus modeste sur lequel jouera avec non moins de ferveur le mélomane qui ne cherche qu'à s'enchanter lui-même ou à se récréer en compagnie de quelques amis.

L'AVENIR DU PIANO FRANÇAIS

Assurément, la guerre a porté un coup à la prospérité dont faisait preuve l'industrie de la fabrication des pianos. Les difficultés n'étaient pas faciles à résoudre quand les hostilités cessèrent. Cependant, une reprise se dessine avec netteté. En dehors du marché national, des débouchés à l'exportation subsistent, car on réclame à l'étranger des pianos de marque française, dont la qualité est reconnue.

Faut-il craindre que la diffusion grandissante de la musique mécanique ne soit un obstacle à la vente des instruments ? Certains pensent en effet que beaucoup de jeunes se détourneront d'études longues et souvent difficiles, estimant qu'ils auront toujours la ressource, grâce à la science, d'écouter les œuvres qui leur plaisent. Ce serait grand dommage, car il n'est guère possible de goûter vraiment la musique sans quelque pratique de cet art. Artistes et « facteurs » sont d'ailleurs d'accord pour réclamer que les programmes d'enseignement fassent une place à l'initiation musicale. Ils se persuadent que grâce à cette éducation de nombreux amateurs surgiraient dans toutes les classes sociales.

Mais il faut bien avouer que des considérations économiques interviennent. Outre le prix de l'instrument, il y a une question de place. Comment caser dans les appartements réduits d'aujourd'hui ces magnifiques « queues » dont s'enorgueillissaient nos parents ? Hélas ! de plus en plus la place sans doute nous sera mesurée et les formes de logement qu'on nous annonce comme étant celles du proche avenir excluent des meubles si encombrants. Pleyel s'est efforcé de répondre victorieusement à ces objections en créant le piano droit, dit à clavier basculant, conçu spécialement pour le studio moderne. C'est un meuble qui s'incorpore à l'ensemble, qui n'exige qu'un minimum de place et dont les faibles dimensions ne nuisent point à la sonorité.

Et voilà pour les décorateurs qui ont la tâche de meubler nos intérieurs un précieux atout. Ils peuvent intégrer — ou réintégrer — le piano dans leurs « ensembles », et l'on ne voit pas pourquoi celui-ci ne deviendrait pas, par leur art, un élément du style que notre époque doit définir.

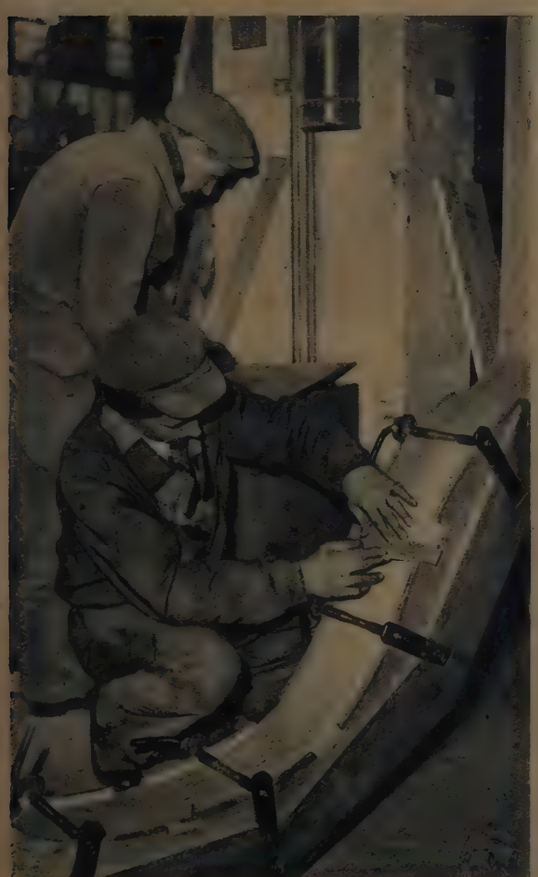
René Parnay.

Photographies *France-Illustration* (R. Boulet).

LE TRAVAIL DU BOIS EST A LA BASE DE LA CONSTRUCTION DU PIANO, ET LES MULTIPLES OPÉRATIONS EXÉCUTÉES DANS LES ATELIERS DE SCIERIE ET DE MENUISERIE VONT DU

LE BOIS DOIT OFFRIR UNE SURFACE PARFAITEMENT LISSE. AUSSI MOULURES ET TABLETTES SONT RACLÉES ET PONCÉES.

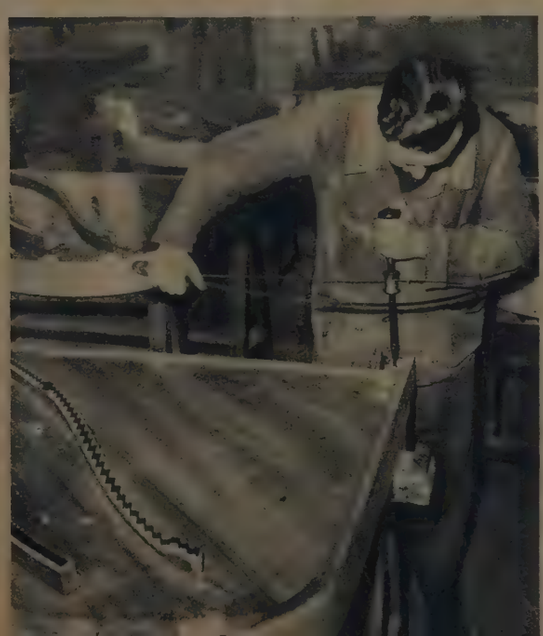
DÉBITAGE DES BOIS EN PLANCHES ET EN PANNEAUX SOIGNEUSEMENT CALIBRÉS, COMME ON LE VOIT CI-DESSUS, A LA CONFECTION DES PIÈCES QUI FORMERONT L'INSTRUMENT.



DÉBUT DE LA FABRICATION : CES OUVRIERS METTENT SUR CALE LA GROSSE PIÈCE, LA « MASSE », D'UN PIANO A QUEUE.

LA TABLE D'HARMONIE, EN ÉPICÉA, EST UNE PIÈCE ESSENTIELLE DE L'INSTRUMENT, DONT LA QUALITÉ DE SON DÉPEND POUR UNE LARGE PART DE SA PERFECTION. — A GAUCHE, INTÉRIEUR D'UN PIANO DE CONCERT

CI-DESSUS, VUE DE L'ENSEMBLE DE PIÈCES DÉLICATES QUI CONSTITUENT LA « MÉCANIQUE » INTÉRIEURE DU PIANO. — CI-DESSOUS, A GAUCHE, LE MONTAGE DES CORDES ET, A DROITE, LA FINITION ET LA MISE AU POINT.

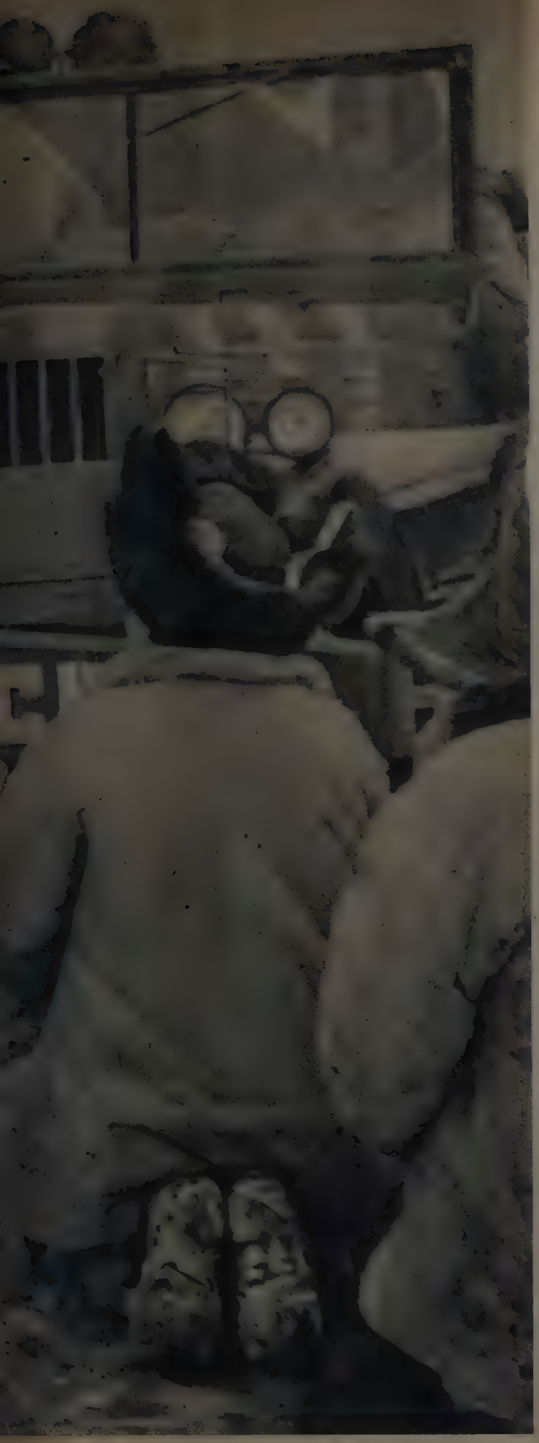


Dans les steppes d'Ordos, des Mongols affamés se jettent a genoux devant les voitures de la Commission de l'aide américaine : ils n'ont plus de blé.

Le sage et massif George Soderbom, chaudement vêtu pour affronter les plaines glaciales.

Non loin d'une halte, un camion s'enlise dans la neige et le gravier : une heure d'efforts !

Au sud de Paotow, la rivière Jaune est aisément passée par les voitures de l'expédition.



SODERBOM ET SON FRÈRE D'ARMES LE PRINCE « TONNERRE D'OR » ÉCHANGENT LA TRADITIONNELLE TABATIÈRE.

REGARDS SUR LA MONGOLIE

DANS les déclarations qu'il faisait à Washington le 12 janvier dernier — et qui ont été confirmées dans un document remis à la presse — M. Dean Acheson, s'appuyant sur des informations en provenance de sources diverses, accusait l'U. R. S. S. de travailler au démembrement de la Chine. Moscou s'efforce, en effet, de s'assurer un contrôle effectif sur les provinces septentrionales chinoises : la Mandchourie, le Sinkiang et la Mongolie extérieure. Dans cette « République populaire de Mongolie », dont le vingt-cinquième anniversaire a été célébré en novembre dernier, la pénétration soviétique, progressivement réalisée durant ce quart de siècle avec le plein accord du maréchal Tchoibalsan, chef du gouvernement d'Oulan-Bator, la capitale, a été consacrée en 1945 par un traité d'amitié.

Quant à la Mongolie intérieure, les Soviets y disposeraient, d'après les documents de M. Dean Acheson, d'un gouvernement « satellite » qui n'avait que fort peu de rapports jusqu'ici avec la Chine communiste.

On présume, d'ailleurs, que la question des droits spéciaux que l'U. R. S. S. revendique sur la Mongolie a été évoquée durant la fort longue négociation engagée avec Staline et les dirigeants du Kremlin par Mao Tse Toung et ses collaborateurs.

LA MISSION QUITTE LE SIÈGE DU GOUVERNEMENT DE MONGOLIE INTÉRIEURE ENTRE DEUX HAIES DE SOLDATS.

LA COUTUME INTERDIT AUX PRINCES MONGOLS DE PARTICIPER AU FESTIN QU'ILS OFFRENT A LEURS HOTES, TOUT DEVANT ÊTRE CONSOMMÉ PAR EUX SEULS. UN MOUTON ENTIER CONSTITUE L'ESSENTIEL DU REPAS.

LE PRINCE DE WANGEN, DESCENDANT DIRECT DE GENGIS KHAN, REÇOIT G. SODERBOM DEVANT SON PALAIS.

LES REPRÉSENTANTS DU GOUVERNEMENT PROVINCIAL DE SUIYNAN DISTRIBUENT QUELQUES SECOURS EN ARGENT AUX FAMILLES PAUVRES DE LA RÉGION D'ORDOS, EN MONGOLIE. QUE VAUT L'ARGENT QUAND LE BLÉ MANQUE ?

Les hautes steppes balayées de vent de la Mongolie intérieure couvrent un vaste territoire et constituent une barrière effective entre la Chine et la Mongolie extérieure, depuis des années satellite de la Russie. Mais la négligence chinoise et les empiétements communistes ont déjà isolé cette région.

Les habitants de la Mongolie intérieure ont été dépouillés de leurs stocks de vivres, il y a deux ans, par les armées russes et se trouvent actuellement désarmés devant les bandes bien organisées des maraudeurs mongols communistes qui, maintenant, contrôlent une grande partie de la bordure méridionale de la Mongolie extérieure. Les Chinois, complètement absorbés par leur propre rébellion communiste, n'ont rien fait pour adoucir la situation désespérée du peuple de leur frontière nord. D'autre part, aucune aide allouée à la Chine n'a jamais pénétré en Mongolie intérieure.

Pour corriger cette situation et essayer d'obtenir que les débris de la Mongolie ne tombent définitivement dans l'orbite des Rouges, le nouveau programme d'aide à la Chine comprenait un projet mongol. L'auteur de ce projet est un Suédois nommé George Soderbom, né en Mongolie de parents suédois missionnaires. Ayant vécu de longues années en Mongolie, G. Soderbom en parle la langue comme un descendant de Gengis Khan lui-même. Ses amis l'appellent affectueusement « le Mongol réincarné ». Il a passé plus de temps de sa vie dans les « yurts » (sorte de tentes en peau de mouton) que dans les confortables demeures occidentales. Comme les Mongols, il se nourrissait de beurre fondu dans du thé, en écoutant les tumultueuses légendes de Gambogarrawa, dieu des bêtes à cornes. C'est donc lui qui dirigea l'expédition américaine.

La société mongole de cette région a gardé l'habitude féodale de vivre autour des princes et des lamas. Mais c'est une population bien déguenillée à l'heure actuelle, les vêtements de peau de mouton ne sont plus que lambeaux. En fait, la misère est telle que les villageois affamés se jetaient à genoux devant les « jeeps » de l'expédition. C'est pourquoi les Américains voulaient envoyer surtout du blé. Nous ignorons à l'heure actuelle si cette expédition a pu réaliser ses projets, étant donné les récents événements politiques.

L'accueil fait à George Soderbom et à ses compagnons fut chaleureux. Le prince de Hangen, treizième descendant direct de Gengis Khan, reçut le Suédois au seuil de son palais avec un sourire épanoui et heureux. Toutes les coutumes du pays, singulières et touchantes, présidèrent à cette rencontre : échange de ravissantes petites bouteilles décorées contenant du tabac à priser, en présence de la princesse, qui n'a pas droit, elle, d'échanger son tabac... puis un mouton entier fut bouilli et disposé sur d'énormes plats d'argent. Les princes assistèrent au festin sans y prendre part.

Hélas ! les palais des princes montrent eux aussi des signes de fatigue. Mais tel est l'attachement des Mongols à leurs traditions que même s'il n'était resté dans tout le royaume qu'un seul et unique mouton on l'aurait fait bouillir !

Photographies Graphic-House.

LA FILLE DU PRINCE DE WANGEN PARÉE COMME UNE IDOLE, DONT ELLE A L'ÉTRANGE VISAGE MUET

Deux jours de voyage du palais de Wangen a celui du prince de Hangen, autre descendant de Gengis Khan. Le temple est le seul relief de la steppe.

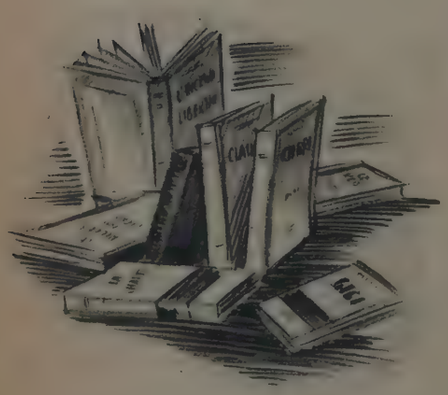
Cette petite Mongole, aux yeux graves, vêtue de guenilles, prouve l'urgence des secours.

George Soderbom donne argent et nourriture aux familles très dénuées. Une vieille femme a enfoui les provisions dans son manteau de peau de mouton tandis qu'un enfant suce une friandise.

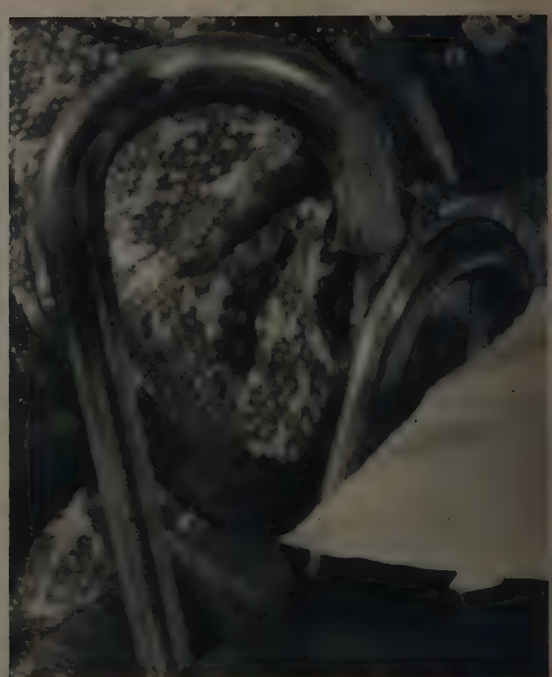
A SOIXANTE-DIX-SEPT ANS COLETTE ACCUEILLE MAC ORLAN

★

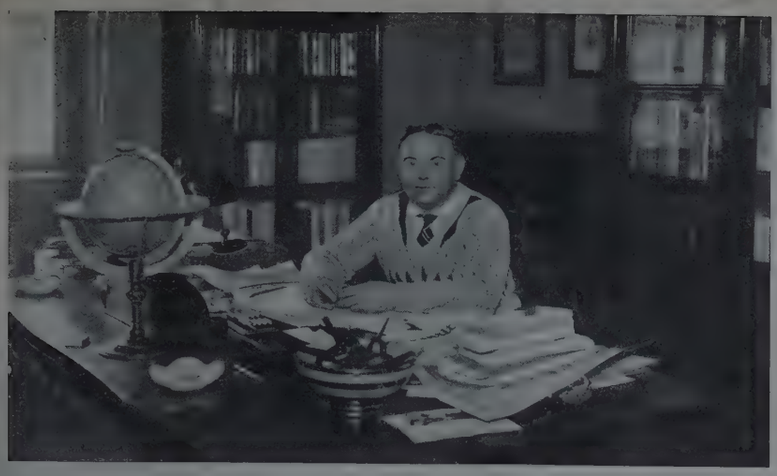
QUE DE SOUVENIRS PEUT ÉVOQUER COLETTE DANS SON APPARTEMENT DU PALAIS-ROYAL, D'OU ELLE NE SORT PLUS QUE FORT RAREMENT !



RANGÉS COMME DES PINCEAUX, LES STYLOS DE L'ÉCRIVAIN PEIGNENT HOMMES ET CHOSES EN MOTS EXACTS, COLORÉS.



S'AIDER DE CES CANNES ROBUSTES COMME DES BATONS DE PAYSAN EST UN MOYEN DE GARDER CONTACT AVEC LA VIE.



Dans sa maison de Saint-Cyr-sur-Morin, Pierre Mac Orlan, la mappemonde sur la table, imagine ou revit des jours d'aventures en des ports embrumés.

Souvenirs des années ou « la Vagabonde » observait l'envers du music-hall, Colette dans un mimodrame et au théâtre Ba-Ta-Clan.

A L'ACADÉMIE DES GONCOURT

A cela près que ses cheveux ont blanchi, Pierre Mac Orlan demeure fidèle à la figure pittoresque dont il illustre la littérature contemporaine depuis trente ans : par en bas, deux jambes de coq qui sortent d'une culotte bouffante, comme les étamines d'une fleur de fuchsia ; par en haut, une tête ronde qui a tout l'air d'une tête dure, avec un brûle-gueule planté entre les dents ; entre le haut et le bas, un chandail de boxeur, à col roulé. Quand Mac Orlan est assis, le chandail est à demi caché par un accordéon. S'il est dehors, et que le temps soit mauvais — c'est par mauvais temps qu'on voit le mieux dehors l'auteur de *Quai des Brumes* — un paletot de cuir engonce la silhouette trapue, et la tête ronde s'abrite sous une vaste casquette. Alors Mac Orlan est pareil à ce personnage d'un de ses romans qui marchait « la tête en avant, pour offrir sa casquette au vent qui sentait la mer froide ».

Ainsi, Picard de naissance, Flamand d'origine, Ecossais de pseudonyme, Pierre Mac Orlan vient-il renforcer à l'Académie Goncourt les éléments venus de Montmartre. Du groupe d'amis qui se forma, il y a quarante ans, dans la salle enfumée du *Lapin agile*, il est celui qui tient de plus près au célèbre cabaret et au légendaire Frédé.

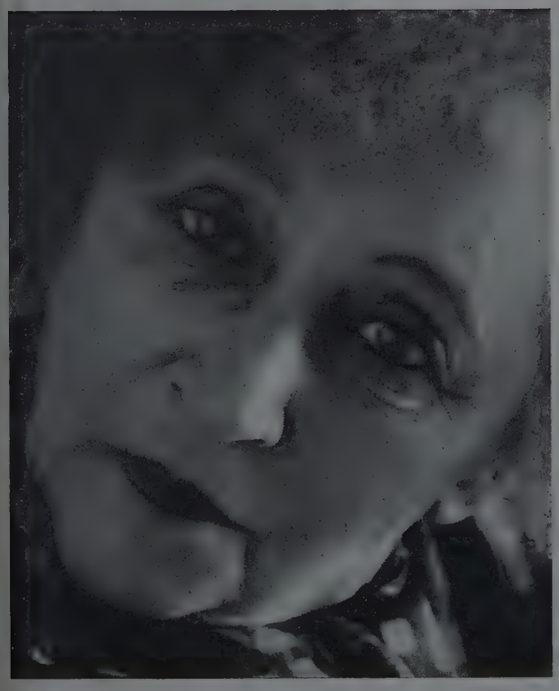
Une septuagénaire à l'esprit vif et à la voix rude préside maintenant cette compagnie. Colette a soixante-dix-sept ans.

Cette voix rude qu'on lui connaît, il semble d'ailleurs que Colette l'ait enrichie, au soir de son existence. Cette voix prudente et fêlée (comme si la prudence protégeait une fêlure de l'âme), cette voix aux aguets des pièges de la vie sait maintenant se faire plus sourde, et prendre des nuances plus graves, pour traduire l'expérience de la souffrance. Repliée sur le riche passé de « la Vagabonde », nous connaissons maintenant une Colette recluse, dont le monologue en sourdine a peut-être de plus profondes résonances. Claudine à douze ans se sentait reine de la terre. Colette à soixante-dix-sept ans en est la lucide impératrice.

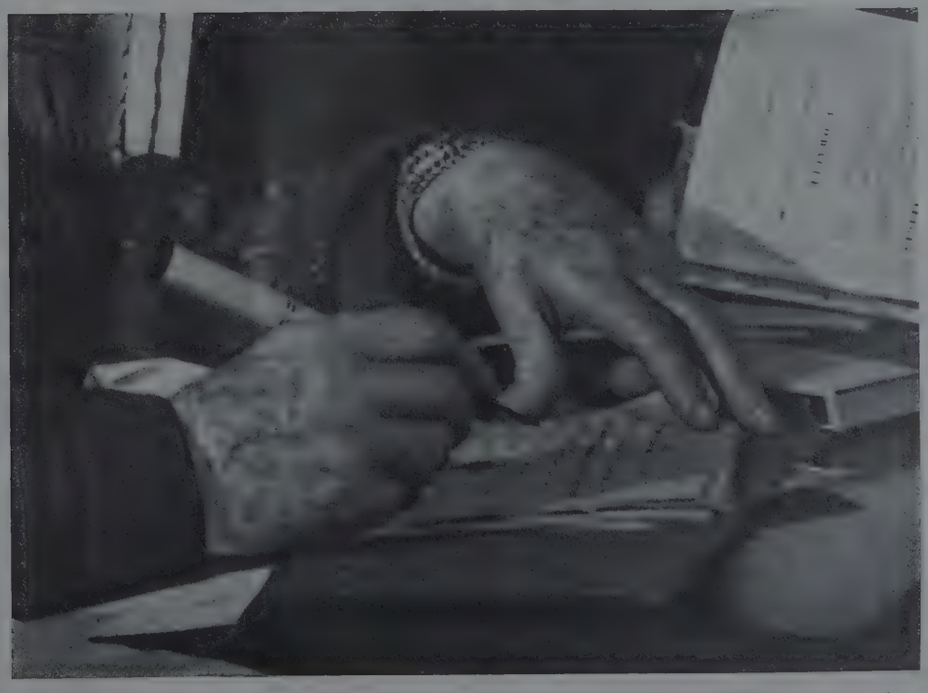
André Rousseaux.

Photographies N. Y. Times et Harlingue.

Les chats ont toujours été pour l'écrivain des compagnons affectionnés, et nul n'a mieux traduit leur mystérieuse souplesse.



L'âge a pu venir, mais le regard de Colette se pose sur le monde avec la même curiosité aiguë, ardente.



Les mains d'un créateur ont toujours un aspect émouvant. Celles de la romancière ont la finesse ; elles ont aussi la vigueur des mains de l'artisan attaché à son métier.

LE DÉPARTEMENT POUR LA PRODUCTION ET LA TRANSFORMATION DES MATIÈRES PLASTIQUES DANS L'USINE AMÉRICAINE DE PRODUITS CHIMIQUES MONSANTO.

VERS UN AGE DU PLASTIQUE

par CLAUDE THOMAS

AUCUNE branche de l'industrie n'a jusqu'à présent connu une évolution comparable à celle des matières plastiques. A une exception près, toutes datent de moins de cinquante ans et, depuis plus de dix ans, chaque année voit régulièrement l'apparition de plusieurs matières nouvelles, dont l'emploi se généralise aussitôt autour de nous, quoique le plus souvent à notre insu.

Pour être familiarisés déjà avec quelques utilisations courantes du nylon ou du plexiglass, nous n'apprenons pas sans surprise l'emploi des dernières créations de la chimie moderne dans... une roue de wagon, la coque d'un bateau, le câble de télévision ou tout simplement la canalisation de chauffage central. Tandis que les noms connus de celluloïd et de galalithe cèdent peu à peu la place aux barbares « vinyliques », « phénoplastes », « polystyrène » ou « silicones » — dont un récent annuaire énumérait près d'un millier de variétés — savants et techniciens découvrent chaque jour des propriétés et des usages nouveaux. Ne possède-t-on pas déjà des produits *plus* transparents que le verre, *plus* souples que le caoutchouc, *plus* résistants que le bronze et dont certains sont capables de résister à l'acide chlorhydrique en ébullition, voire à l'acide fluorhydrique ou à des températures variant de —40° à +250° ?

On ne saurait taxer d'exagération les spécialistes qui annoncent la venue prochaine d'une véritable ère nouvelle — « Plastic Age », dit-on déjà outre-Atlantique — dans laquelle la création continue de matériaux nouveaux répondant avec précision aux exigences sans cesse accrues des techniques modernes ne serait plus qu'une question de formule chimique.

LA CHIMIE DES MOLÉCULES GÉANTES

Comme nous voilà loin des premiers essais tentés aux Etats-Unis par les frères Hyatt, gagnants en 1866 du concours organisé en vue de découvrir « un produit susceptible de remplacer l'ivoire naturel des boules de billard » ! Issu du monde végétal, le *celluloïd,* ainsi créé, était suivi, au début du siècle, de la première résine synthétique, la *bakélite,* du nom de son créateur, le professeur Baekeland. Dix ans plus tard un appel au règne animal apportait la *galalithe,* et 1930 décidait, avec l'*acétate de cellulose,* du succès d'une nouvelle industrie.

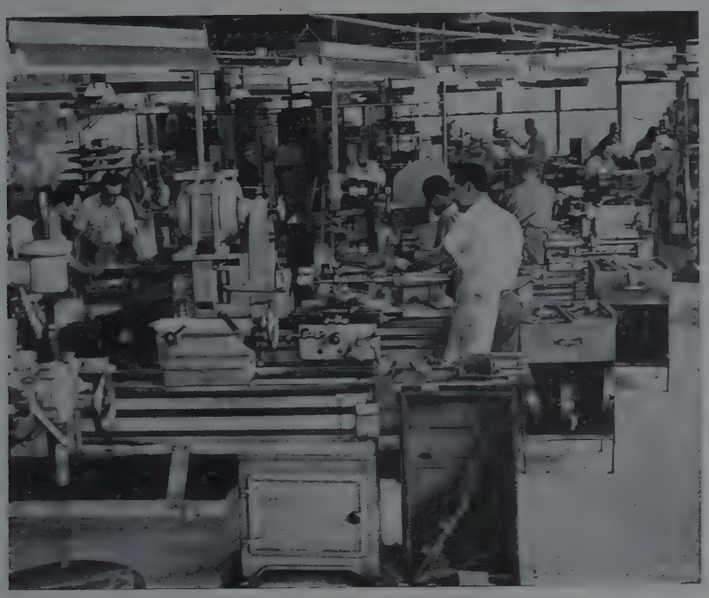
« Matières plastiques » étaient alors synonymes de « matériaux de remplacement » — ersatz, selon l'expression alors en vogue. Le terme est resté aujourd'hui valable, à condition d'en préciser la signification. Nous avons trop connu de « succédanés » tenant lieu, faute de mieux, d'un produit rare, pour ne pas lui attribuer encore une nuance péjorative. Si les matières plastiques remplacent aujourd'hui un nombre de plus en plus grand de produits naturels ce n'est pas parce que ceux-ci font défaut, mais parce qu'elles répondent mieux aux services qu'on attend d'elles.

Un fait nouveau est en effet intervenu depuis les premières expériences : la création en laboratoire de produits n'ayant aucun équivalent dans la nature et faisant preuve de qualités exceptionnelles. Il s'agit des *résines synthétiques* — qui forment la plupart des matières plastiques actuellement utilisées — qui toutes appartiennent au domaine de la chimie organique, chimie des composés du carbone. C'est dire que les matières premières utilisées pour la fabrication des nouveaux corps sont essentiellement : le charbon, l'air et l'eau, auxquels peuvent être ajoutés silice, chaux et chlorure de sodium.

Il importe de distinguer dès maintenant entre fabrication et transformation. La première aboutit à des demi-produits — elle est du ressort de la grande industrie chimique — la seconde conduit aux produits finis et s'effectue, tout au moins en France, dans le cadre d'une petite industrie.

Rien n'est moins spectaculaire que la fabrication de la *matière première plastique.* Elle tient en une opération — la polymérisation — ressemblant fort à une préparation « culinaire » (l'exemple le plus simple de polymérisation est d'ailleurs observé dans la cuisine elle-même lors de la confection d'une crème renversée à l'agar-agar). Il ne s'agit pas à proprement parler

Avec cette machine a coudre électronique on soude les coutures.



Les tubes et les blocs de matière plastique s'usinent normalement.

Soudure des feuilles sous l'action de courants a haute fréquence.

d'une combinaison chimique, mais plutôt d'une transformation mécanique aboutissant, sous l'action de la chaleur et de la pression, à la liaison, en chaîne, de molécules semblables. On obtient ainsi une *molécule longue* dont la masse constitue une particule relativement considérable de matière. On compte parfois deux cent mille molécules élémentaires dans une molécule longue. A cette constitution en chaîne correspond la propriété d'être plastique.

FAMILLES DE PLASTIQUES

Suivant les constituants employés et le mode de liaison des molécules élémentaires, un plastique est plus ou moins léger ou élastique, dur ou cassant, résistant ou non aux différents acides, sensible ou non à l'eau bouillante, transparent ou opaque, susceptible d'être teinté différemment. Le chimiste n'a pas découvert un plastique « bon à tout faire », mais il est capable de fournir « à la demande » un produit répondant à certaines conditions.

Quelles que soient cependant leurs propriétés particulières, toutes ces matières se groupent en deux grandes catégories suivant la façon dont elles réagissent à la chaleur. Les unes sont susceptibles de changer de forme autant de fois qu'on le désire, à la seule condition d'être portées à une certaine température variant de 80 à 160 degrés : ce sont les thermo *plastiques*. Une feuille de plexiglass chauffée à quelque 150 degrés devient molle comme une feuille de caoutchouc et peut être étirée ou moulée. Refroidie, elle conservera sa forme ; chauffée de nouveau, elle reprendra sa plasticité primitive. Les autres, au contraire, durcissent une fois pour toutes sous l'action de la chaleur et conservent indéfiniment la forme qui leur a été imprimée : ce sont des thermo *durcissables*.

Les premières, d'une utilisation plus commode, présentent évidemment un inconvénient : celui de se ramollir à partir d'une certaine température — qui était jusqu'à présent celle de l'eau bouillante — mais que les récents perfectionnements ont réussi à porter aux alentours de 150 degrés (c'est le cas, en particulier, des nouveaux chlorures de polyvinyls sortis des laboratoires français). Les secondes résistent mieux aux chocs et à la chaleur, mais nécessitent un matériel plus important, donc plus coûteux. Les uns et les autres se présentent à la sortie de l'usine sous les formes diverses de résines solubles, de poudres à mouler, de feuilles, plaques ou blocs.

L'usage de « supports » en papier, fibre de bois ou tissu aboutit à la création d'une nouvelle catégorie de plastiques : les stratifiés. Ces derniers se présentent sous forme de panneaux de grandes dimensions — plusieurs mètres

Presses de moulage par injection pour la matière thermoplastique.

carrés — dont l'épaisseur varie de deux dixièmes de millimètre à 10 centimètres. On obtient ainsi des matériaux à haute résistance diélectrique indispensables à l'industrie électrique et radiophonique.

MOULAGE, BOUDINAGE ET COULÉE

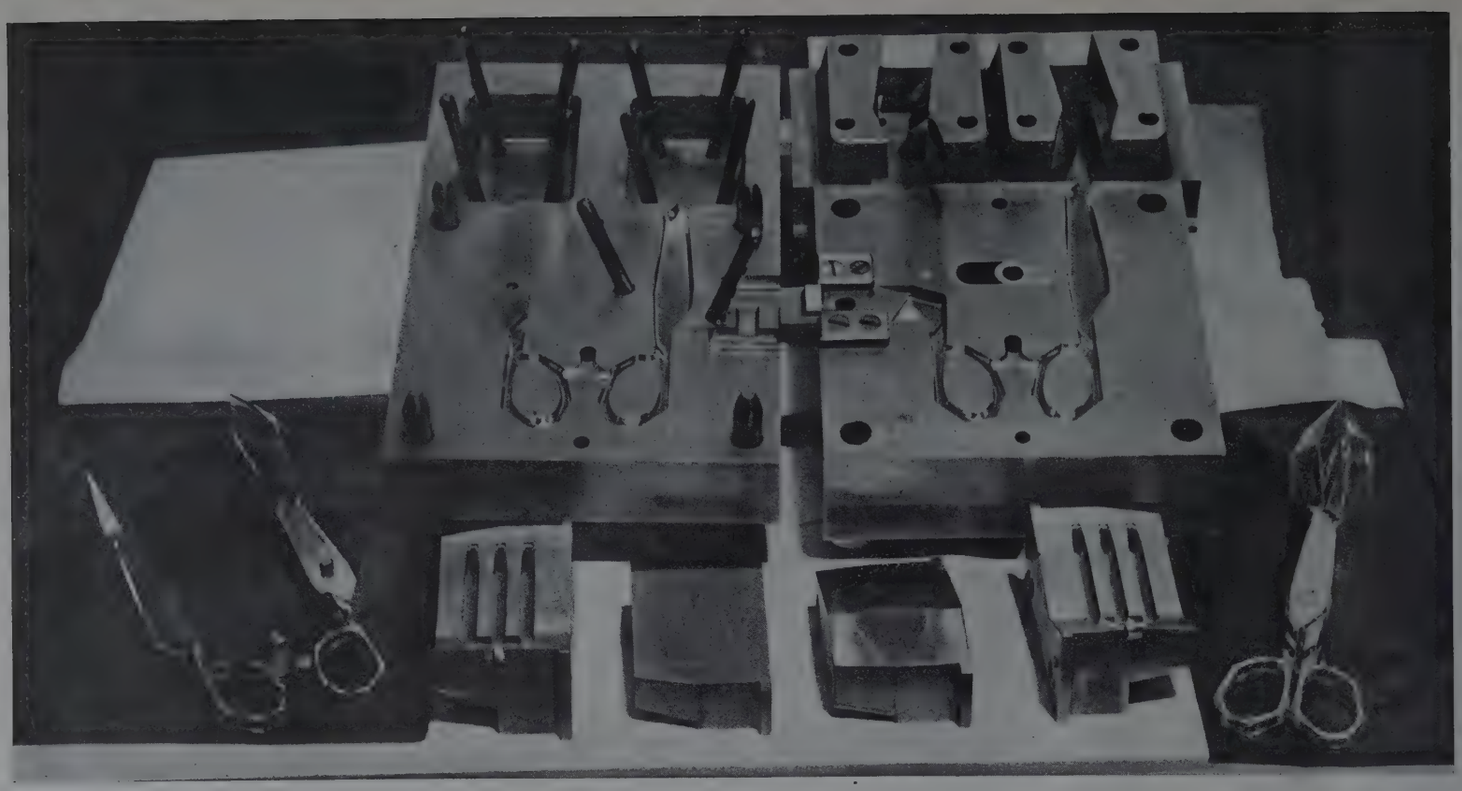
Les procédés de transformation varient suivant la matière première employée. Avec les résines thermoplastiques, qui vont servir dans la fabrication continue des profilés (tubes, joncs ou feuilles), la principale technique est celle du *boudinage*. Une machine rappelant celle que l'on utilise pour hacher la viande pousse, à l'aide d'une vis, les fragments de résine, progressivement chauffés dans leur parcours, vers les orifices ayant le profil désiré. C'est ainsi qué sont gainés de nylon ou de vinyliques des fils électriques.

La matière thermoplastique, fluidifiée par chauffage, peut aussi être chassée par un piston dans un moule froid, d'où l'objet est éjecté automatiquement : c'est le moulage *par injection*.

Pour les thermodurcissables, dont la cuisson demande une action prolongée de la chaleur, on procède au contraire par *compression*, dans un moule chaud où la matière se fluidifie puis durcit définitivement.

La méthode de la *coulée* s'applique aux thermoplastiques comme aux thermodurcissables. En effet les thermoplastiques à l'état de petites molécules liquides forment sous l'effet de la chaleur et des rayons ultra-violets des masses solides. C'est ainsi que l'on obtient, dans des moules en verre minéral, des lentilles de plexiglass pour appareils photographiques.

Il va sans dire que les produits fabriqués sous forme de plaques ou de blocs



Dans une usine d'Oyonnax, la production en série de pinces a salade en matière plastique nécessite ce moule a injection soigneusement étudié.

Emboutissage de valves dans des coussins pneumatiques en vinylique.

Certaines matières plastiques se travaillent a la façon des métaux.

peuvent être normalement « usinés ». Le chlorure de polyvinyl, par exemple, se travaille comme le laiton, dont il a sensiblement la dureté. Scies verticales, tours à fraiser, meules, emboutisseuses sont couramment employés, mais cuiseurs, broyeurs et presses restent les instruments essentiels.

Ce matériel simple nécessite toutefois des frais d'équipement considérables. L'installation récente aux Etats-Unis d'une presse de 2 tonnes a coûté plus d'une année de travail et près de 75 millions de francs. Elle permet de sortir à la chaîne des meubles de radiotélévision d'une seule pièce d'un poids total de 17 kilos et capables de supporter une pression de 800 kilos !

PROMESSES NOUVELLES DES SILICONES

On a pu dire que sans les matières plastiques il n'y aurait ni équipements électriques ni engins radioguidés. Cependant les réalisations actuelles dues aux plastiques usuels sont bien modestes en regard des promesses merveilleuses d'une série de corps nouveaux issus d'une chimie nouvelle : les silicones.

Si l'on prend, par exemple, une résine vinylique — composée de carbone et de chlore — une pression de l'ordre de 60 kilovolts au millimètre carré fait « craquer » l'assemblage primitif, élimine le carbone qui peut être remplacé par un autre élément tétravalent, en l'espèce le silicium. Le silice étant l'un des corps les moins attaquables par la chaleur ou les agents mécaniques, il en sera de même de la « silicone » sortie du vinylique primitif.

Il existe actuellement une centaine de silicones, formées de cette façon ; et dans la mesure où l'on parviendra à remplacer tous les éléments « carbone » de la chimie organique par des éléments « silicium » seront obtenus des corps nouveaux, aux propriétés imprévisibles. Déjà les premières expériences semblent nous faire pénétrer dans un monde magique, aux propriétés jusqu'à présent inconnues. Grâce aux vernis de silicones est réalisé un moteur électrique d'une puissance de 2 chevaux, dont le diamètre n'atteint pas un centimètre. Stables entre —40 degrés et +220 degrés, les graisses de silicones, rigoureusement inusables, permettent le montage de roulements à billes hermétiques, graissés pour vingt ou trente années.

Et tandis que les spécialistes de l'automobile se livrent aux premiers essais (une peinture-silicone soumise à une température de 200 degrés pendant douze mille heures se conserve intacte), les pâtissiers du Nouveau Monde graissent *une fois pour toutes* leurs moules à l'huile de silicone.

(A suivre.)

Photographies Industrie des Plastiques modernes et *France-Illustration* (Roger Boulet).

MM. Becquart et Secret près de leur Hotchkiss personnelle (strictement de série), avec laquelle ils ont triomphé dans le 20e Rallye international de Monte-Carlo. C'est la sixième fois que Hotchkiss s'adjuge la première place du classement général toutes catégories. Aucune marque jusqu'ici n'a totalisé ce nombre de victoires dans la plus sévère compétition mondiale sur route qui puisse être imposée a une voiture.

La deuxième place est revenue a la Humber Snipe pilotée par Gatsonidès et Barendreght, que l'on voit ici parler au micro de la B. B. C.

Quinlin et Behra, arrivés sans pénalisation, se sont adjugé la troisième place au classement général et la première de la troisième catégorie.

LE RALLYE AUTOMOBILE DE MONTE-CARLO

ÉPREUVE D'HIVER DE GRAND TOURISME

L'esprit d'aventure n'est pas mort. C'est à lui qu'on doit certainement le succès mondial du Rallye automobile de Monte-Carlo, épreuve d'hiver et par conséquent soumise aux aléas attachés à cette saison. Car on ne sait jamais ce que deviendront, sous l'emprise des intempéries, telles ou telles parties de route. Celles qui apparaissent sur le papier comme devant être les plus faciles se révèlent parfois quasi infranchissables. Avant la guerre cette incertitude s'appliquait aux parcours choisis ; car on venait alors d'Athènes, de Tallinn, de Stavanger, d'Uméa, etc. Le parcours d'Athènes fut longtemps réputé, et à juste raison, comme impossible à accomplir dans les délais. Et puis, deux années de suite, en 1938 et 1939, les concurrents passèrent facilement... cependant que ceux venus de Gibraltar — itinéraire méridional — devaient abandonner toutes chances dans les montagnes d'Espagne !

Les murs élevés entre frontières ont obligé, ces deux dernières années, a adopter une autre formule. Sur un circuit de 3.000 kilomètres environ, partant de Monte-Carlo et y retournant, viennent se greffer les itinéraires dont les points de départ sont Florence, Stockholm, Oslo, Glasgow et Lisbonne, de manière que la distance totale à parcourir soit sensiblement la même pour tous. Une vitesse moyenne minimum de 50 kilomètres à l'heure est imposée entre contrôles sous peine de pénalisation, un retard de plus de trois heures sur l'horaire théorique étant éliminatoire.

50 kilomètres à l'heure. Cela peut sembler dérisoire pour des voitures dont la presque totalité sont susceptibles de dépasser la vitesse de 120 à l'heure... et parfois de 150.

De fait, les 2.400 premiers kilomètres furent couverts avec facilité par la quasi-unanimité des 294 partants. Et l'on prévoyait déjà que le classement du rallye reposerait sur les deux épreuves annexes, l'une, de démarrage, freinage et marche arrière sur 200 mètres, imposée à tous les concurrents, l'autre, de « régularité et vitesse », sur un circuit difficile de 17 kilomètres environ empruntant la Moyenne Corniche, le mont des Mules, la Grande Corniche, réservée aux concurrents non pénalisés.

Mais à partir de Nevers tout changea d'aspect : neige, verglas, brouillard même se dressèrent entre les « rallymen » et tout justement en des routes montagneuses, tout en sinuosités. A partir de ce moment reparut le caractère aventureux de l'épreuve. Les aventures, c'était non seulement la chance de tenir plus ou moins bien sur la route, mais encore de remonter dans les endroits glissants, des voitures obstruant le passage... quand ce n'était pas l'obligation de suivre pas à pas un chasse-neige de déblaiement, chose qui advint à un certain nombre de favoris que leur ordre de départ plaçait justement — et malencontreusement — en tête. Quant aux concurrents partis les derniers, ils durent rouler sur une neige tassée par les passages des voitures qui les avaient précédés et qui constituait alors une véritable patinoire. Entre Nevers et Lyon il y eut une centaine d'abandons, et sur 178 arrivants au contrôle de Lyon, 77 seulement étaient sans pénalisation. Le nombre de ces derniers se réduisit à 53 à Valence, 48 à Digne. Entre Digne et Grasse la sélection fut plus brutale encore puisque 9 concurrents seulement restaient sans pénalisation. Sur ces 9 survivants, 4 devaient encore être en difficulté entre Grasse et Monte-Carlo, où, sur les 136 classés, donc avec moins de trois heures de retard, 5 seulement avaient pu réaliser, de contrôle à contrôle depuis Nevers, les 50 de moyenne.

L'épreuve de « régularité-vitesse » ne fut donc disputée que par ces cinq concurrents, afin de les départager ; car, très logiquement d'ailleurs, ils prenaient obligatoirement les cinq premières places du classement général. Furent donc classés, dans l'ordre :

1. Becquart et Secret (Hotchkiss) ; 2. Gatsonidès et Barendreght (Humber Snipe) ; 3. Quinlin et Behra (Simca-8), gagnants de la troisième catégorie (1.100 cm³) ; 4. Scaron et Pascal (Simca-8 sport), gagnants de la deuxième caté-

SCARON ET PASCAL, GAGNANTS DE LA CATÉGORIE 1.500 CM³, CLASSÉS 4ᵉˢ.

E. CHABOUD ET LE Dʳ ANGELVIN, CINQUIÈMES DU CLASSEMENT SUR SIMCA-8.

LA DYNA-PANHARD, PREMIÈRE DE LA CATÉGORIE DES 750 CENTIMÈTRES CUBES.

gorie (1.500 cm³) ; 5. Docteur Angelvin et Chaboud (Simca-8). La quatrième catégorie (jusqu'à 750 cm³) revint aux Hollandais Van der Eijen et Langenstraat (Dyna-Panhard), qui n'avaient eu dans tout le parcours que huit minutes de retard à Grasse. La Coupe des Dames revint à Mᵐᵉˢ Ronault et Gordine (Simca-8).

On peut remarquer que sur les cinq voitures non pénalisées on trouve quatre voitures françaises. Le fait est d'importance dans ce rallye où étaient engagées un grand nombre de voitures anglaises et américaines ainsi que des voitures italiennes, suédoises et allemandes (les voitures tchécoslovaques n'ont pas pris le départ). Ce qui est à porter non seulement à l'actif des voitures, mais encore de leur équipement, le rallye étant, par ses conditions mêmes, une épreuve où le rôle des équipements s'affirme primordial. Le débit de la dynamo ne doit-il pas assurer : allumage, éclairage par phares et anti-brouillard, dégivreurs, chauffage ? Dans ce domaine également nos fabricants ont été à l'honneur, tel Marchal, qui, outre les gagnants des quatre catégories, équipait une fois de plus la voiture gagnante, laquelle, par ailleurs, était munie de bougies K. L. G. Ajoutons que les voitures gagnantes dans toutes les catégories étaient chaussées de pneus « Grand Raid » Kléber-Colombes.

Sur les vingt Rallies Monte-Carlo, quatorze ont été remportés par des voitures françaises, trois par des américaines, deux par des anglaises, un par une italienne. Cela vaut d'être souligné.

MAURICE PHILIPPE.

LA MUSIQUE

PAR ROBERT KEMP

Reprise éclatante de « Manon »

O nos jeunes amours ! Le mot « reprise » surprend, accolé au titre d'un opéra-comique dont, en soixante-dix ans, on a donné mille neuf cent cinquante-trois représentations. Trois ou quatre générations d'éphèbes et de fillettes impatients y ont appris la tendresse, les pressions de main, les magies du coup de foudre, l'irrésistible appel des regards mouillés et des aveux roucoulés. Au point qu'à la retrouver on se sent monter des larmes... Nous reconnaissons que son orchestre est naïf, à côté de philtres savamment composés des Debussy, des Ravel et des Stravinski ; que ses mélodies sans os — de chair, il est vrai, délicate et frémissante — ont les rondeurs et les mollesses de ces paraphes qu'enseignaient, depuis Brard et Saint-Omer, les maîtres de Joseph Prudhomme jusqu'à Poujade et Debricou, les professeurs d'écriture ; qu'elles peignent un amour d'épiderme, bien éloigné des tortures et des spasmes de *Tristan* ; nous avouons que le XVIIIᵉ siècle par elles évoqué ressemble moins à celui de Watteau, tel que l'a ressuscité Fauré, qu'à celui de Gentil-Bernard et de Parny. Mais avec tout cela elle nous charme encore. Le cortège des Manon et des Des Grieux qui nous ont troublés dans l'acte de Saint-Sulpice défile dans nos mémoires...

Ce chef-d'œuvre, le plus sincère de Massenet, était, il faut le dire, honteusement massacré salle Favart. Dieu merci, pour la soirée inaugurale de sa direction, M. Bondeville en a patronné une présentation fine, d'une distinction rare et du style le plus raffiné. C'est au décorateur que doivent aller les premières louanges, et au maître des éclairages. La cour de briques roses et de pierres blanches de l'auberge d'Amiens, face à la façade géante et bleutée de la cathédrale, est délicieuse. Au Cours-la-Reine, les immenses feuillages, dignes de Fragonard, sous lesquels se déroule la fête et qui, argentés par la lune, deviennent le décor d'un ravissant ballet de « masques et bergamasques », le magnifique salon de l'hôtel de Transylvanie, peuplé de joueurs bien vêtus et de froufroutantes belles, enfin, au bord de la Manche, la côte du Havre, avec la route passant sur un pont de rocher, forment des tableaux ravissants où se meuvent des costumes assemblés par un œil d'artiste... Encore plus beaux, il y a la chambre de la rue Vivienne, ténébreuse, mordorée par les lueurs des chandelles, où les amants, près du petit secrétaire et de la glorieuse petite table, forment des estampes coloriées d'une grâce exquise, dans un clair-obscur de bruns, de gris où dansent des clartés chaudes ; et enfin le coin sombre de Saint-Sulpice — plutôt chapelle que parloir, et d'église que de séminaire — où se consomment la tentation, la perdition de Des Grieux. La mise en scène, renouvelée, évite les effets faciles et les traditions usées qui, de Paris, ont gagné toutes les provinces.

L'interprétation vocale ? Elle est moins éclatante. Elle n'efface pas nos souvenirs. Mais, en général, s'ils sont des chanteurs entre les chanteurs, ceux-ci jouent mieux, avec moins de gaucherie et de gestes tout faits que leurs anciens. Mᵐᵉ Geori Boué, menue, potelée, de visage merveilleusement enfantin, s'écoute chanter ; mais elle chante bien, de sa voix lumineuse, dont une fois ou deux l'intonation m'a inquiété... Elle séduit ; ses *forte* sont audacieux et ses demi-teintes, adorables. M. Libero de Luca a câliné « le rêve » comme peut-être on ne l'a jamais câliné... La caresse d'un duvet, le passage d'une brise. Sa voix, à l'aise dans l'aigu, n'a pas le timbre chaleureux de la voix d'un Maréchal — le plus véhément Des Grieux que j'aie entendu — et son accent me gêne. Il effacerait cette gêne s'il articulait mieux. Il supprime trop de consonnes.

M. Michel Roux, un peu métallique et presque vulgaire au troisième tableau, a été parfait de simplicité et de dignité au quatrième. M. Roger Bourdin est trop distingué et un peu sec en Lescaut ; il n'égale pas celui qui fut le prince des Lescaut, Isnardon. MM. André Noël et Emile Rousseau sont mieux que corrects. Et M. André Cluytens a découvert dans la partition des basses et des contre-chants qui n'apparaissaient pas avant lui.

LE COURS-LA-REINE TEL QUE L'A VU DRIAN POUR LA REPRISE DE « MANON ».

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Tartuffe

PIERRE RENOIR, FERNAND-RENÉ, DOMINIQUE BLANCHAR ET LOUIS JOUVET.

Il y a une espèce de bataille autour du *Tartuffe* monté par Louis Jouvet à l'Athénée. Tant mieux ! On préférerait, à vrai dire, que cette bataille se livrât à propos d'une pièce nouvelle. La vitalité de notre théâtre en serait raffermie. Mais enfin Molière est de tous les temps, quoique *Tartuffe*, entre ses grandes œuvres, apparaisse plus que les autres comme une pièce d'époque.

Cela dit, comment Jouvet a-t-il vu *Tartuffe* ? Un peu, il faut bien en convenir, comme une pièce de musée, ce qu'elle est d'ailleurs. Mais il ne lui était pas interdit de faire sortir ses personnages du cadre, et ce ne fut pas une bonne idée, pour commencer, que de demander le décor unique à M. Georges Braque. Quelle que soit l'idée qu'on se fasse du cubisme, on doit reconnaître que M. Braque est un grand peintre. Est-ce à la suggestion de Jouvet qu'il a brossé ce décor sinistre, gris fumée, sans rien pour délasser l'œil ? A-t-il cru composer là ce que j'appellerai un décor psychologique, correspondant à l'obliquité, à l'hypocrisie malfaisante du personnage principal ? Ce n'était pas, je crois, respecter l'esprit de Molière. Les tortueuses machinations de Tartuffe ressortent du texte ; elles n'ont pas à être figurées sur les murs.

Une erreur du même ordre a été commise, à mon sens, par Louis Jouvet dans l'interprétation de son personnage. Oh ! il ne s'agit pas pour nous de contester l'admirable maîtrise du comédien. Il a détaillé avec une extraordinaire finesse, une science accomplie des pauses, des regards fuyants, des gestes cauteleux toute la fourbe de l'imposteur. On ne pouvait mieux filer qu'il l'a fait son couplet à Elmire. La moindre intention du propos est par lui mise en valeur, et cela sans artifice apparent, par la simple vertu d'une diction parfaite. Mais enfin, Molière ne nous a-t-il pas fait savoir, par la bouche de Dorine, que Tartuffe se portait à merveille, « gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille » ? Et quel tableau nous en offre Jouvet ? Celui d'un long et maigre personnage au teint d'hépatique, au visage tourmenté, à la lèvre blême et dure. Est-ce là traduire fidèlement la pensée de Molière ? Si l'auteur a voulu son Tartuffe gros et gras, c'était précisément pour accuser par le physique même la duplicité du cagot, d'une part, la naïveté d'Orgon, de l'autre.

Le physique de Tartuffe, au vrai, il n'y avait pas à le chercher ailleurs que chez M. Pierre Renoir, lequel tient le rôle d'Orgon. Et l'Orgon de Pierre Renoir ne laisse aucune prise à la critique. Voilà bien l'honnête bourgeois d'esprit simple, et qui sera éternellement dindonné. Jouvet et Renoir face à face sur la scène, quel spectacle ! Mais les rôles eussent pu avec avantage être inversés.

Le reste de l'interprétation pâlit fâcheusement en regard de ces deux protagonistes. M^lle^ Monique Mélinaud nous donne une Elmire fort gracieuse et du meilleur air. Mais que dire de M^me^ Gabrielle Dorziat, dont une étrange fantaisie a voulu faire Dorine ?

M^lle^ Dominique Blanchar passe dans Mariane les limites de la mièvrerie, et j'aime mieux ne rien dire des autres, pour ne pas jouer les grincheux.

Et la « trouvaille » finale ? Jouvet a voulu remédier à ce que le dénouement moliéresque avait de « banal et d'ennuyeux ». Ainsi la longue tirade de l'Exempt à la gloire du « prince ennemi de la fraude » est-elle distribuée entre lui et plusieurs juges emperruqués et en robe rouge, que le décor du fond, envolé tout à coup dans les cintres, fait apparaître au haut d'un escalier de music-hall, sous un immense médaillon du Grand Roi. J'avoue n'avoir pas saisi l'opportunité de ce tour de passe-passe. Il est bon de rajeunir les classiques, non de les travestir.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Un cinéma d'essai

Depuis plus de dix ans il n'existait plus à Paris de cinéma d'essai. Les petites salles, qui ont tant fait pour l'avant-garde à la fin du muet et au début du parlant, existent toujours, mais elles sont redevenues des salles de quartier qui choisissent certes leurs programmes avec plus de soin que les autres et les gardent plus longtemps à l'affiche, mais qui ne jouent plus ce rôle de prospecteur qu'elles avaient autrefois. Est-ce dire que la formule est périmée ou ne correspond plus à une nécessité ?

L'Association de la critique de cinéma ne l'a pas cru et elle patronne depuis peu une salle parisienne qui adopte une nouvelle formule. Elle va projeter les films français et étrangers qui ne sortent pas en circuit commercial et qui méritent cependant d'être vus. Comment cela se fait-il ? Pour les Français, parce que le nombre de salles d'exclusivité est trop petit pour la totalité de la production ; pour les étrangers, parce que les producteurs hésitent parfois à payer les frais de douane avant d'être sûrs d'une sortie ; pour tous les deux, parce que la salle consacrera la moitié de ses programmes à ces parias de la distribution : les courts métrages, y compris les bandes scientifiques et les bandes d'amateurs. Ajoutons que les programmes changeront tous les huit jours (de manière à ne pas brûler la carrière normale d'un film qui se révélerait être un succès public), qu'ils dureront trois heures, qu'ils ne seront pas permanents et qu'on pourra louer sa place.

Le premier programme contenait une attraction exceptionnelle : la réédition avec commentaire parlé de *Nanouk*, le premier film de Flaherty, qui, à trente ans de distance, a conservé sa fraîcheur et sa sauvage poésie. Bien sûr, le cinéma et Flaherty ont fait tous deux des progrès jusqu'à *Louisiana story*, mais rien ne dépassera jamais la beauté des images un peu frustes et naïves : la famille esquimau se déshabillant dans l'igloo est un Gauguin.

Un montage des premiers films de Lumière par Lo Duca rendait liminairement hommage à l'un des inventeurs du cinéma, comme il se doit. *Les Petits Mystères de Paris* est un agréable court métrage qui évoque ces métiers saugrenus : goûteur d'eau, ajusteur de squelettes, etc., et *En bateau* est une bande d'amateur en poupées animées où la bonne humeur excuse l'imperfection de la réalisation. *L'Eclosion des oiseaux* est un documentaire scientifique polonais plein de belles images.

La pièce de résistance était un remake d'un film psychanalytico-policier dont nous avons vu la première version sous le titre *l'Etrange Rêve* et qui s'appelle maintenant *la Fin du tueur*. Il présente la double originalité d'être supérieur à l'original (en dépit d'une interprétation sensiblement moins bonne) et de constituer la première mise en scène signée par Rudy Maté (on lui a attribué celle de *Gilda*, mais elle est signée Charles Vidor), le célèbre opérateur à qui l'on doit la photographie de *la Passion de Jeanne d'Arc*, entre tant d'autres.

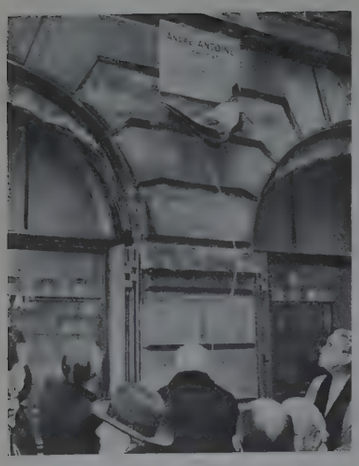
Le second programme donne la primeur du *Crime des justes*. De même que *Tabusse*, ce film a été tourné par Jean Gehret, d'après un scénario d'André Chamson, dans les Cévennes. Non sans une certaine gaucherie, ils présentent tous deux l'intérêt de nous montrer de véritables paysans, vivant dans une des plus belles et des moins connues régions de France. Il est regrettable que pour satisfaire la censure l'intrigue ait été édulcorée, mais ceux qui ont lu le roman original n'auront aucune peine à rétablir la réalité. Une scène du moins est excellente : celle de l'accouchement, où un seul regard surpris révèle tout le drame avec une évidence indiscutable. Jean Debucourt et Nane Germon se détachent d'une interprétation inégale.

De nouveau, cinq courts métrages complètent le spectacle. Outre un excellent Walt Disney de 1937, *la Lanterne des morts* évoque en admirables photographies l'inoubliable paysage des Baux, mais est malheureusement gâtée par un commentaire prétentieux.

Deux films d'amateur en 16 millimètres montrent les ressources de ce domaine peu connu.

CLAUDINE DUPUIS, LA SOURDE-MUETTE, DANS « LE CRIME DES JUSTES ».

PETITES CHRONIQUES



LE SOUVENIR D'ANDRÉ ANTOINE

Le créateur du Théâtre-Libre, l'animateur magnifique que fut André Antoine, habita de 1912 à 1936 une des maisons de la rue Henri-Robert près de la place du Pont-Neuf.

Pour en conserver le souvenir une plaque a été apposée sur cet immeuble, devant de nombreuses personnalités du monde du théâtre et des lettres. M. Georges Lecomte, qui fut l'un des auteurs révélés par Antoine, évoqua le Théâtre-Libre, M. Roger-Ferdinand apporta l'hommage de la Société des auteurs, M. Edmond Sée rappela Antoine critique dramatique et M. Jacques Dumesnil présenta le message du Syndicat des acteurs. Notre éminent collaborateur M. Georges Duhamel, qui, quoique souffrant, avait tenu à venir exprimer sa gratitude à un grand homme de théâtre, évoqua, dans une chaleureuse improvisation, l'extraordinaire école d'art dramatique qu'était devenu l'Odéon sous la direction d'Antoine.

« FRANCE-ILLUSTRATION » EN BELGIQUE

Dans les salons de *France-Illustration*, à Liège, et à l'occasion de la première en cette ville d'un film du metteur en scène français Léo Joannon : *le 84 prend des vacances*, dont Rellys est le principal interprète, une réception a réuni autour de notre agent général, M. Pirenne, et de M^me^ Pirenne un certain nombre de personnalités.

M. Joannon prépare en ce moment un film sur la vie de saint Jean Bosco dont les hautes autorités ecclésiastiques ont accueilli l'idée avec faveur.

NOUVELLES DE L'UNION FRANÇAISE

Venant de Dakar, M. Robert Bargues, le nouveau haut commissaire de France à Madagascar, a fait un bref séjour à Paris, où il s'est entretenu avec M. Letourneau, ministre de la France d'outre-mer, et diverses personnalités. Il a quitté la France le 31 janvier pour rejoindre son poste.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE LA CHIRURGIE :

Henri Mondor, de l'Académie française, *Anatomistes et Chirurgiens* (Edit. Fragrance, XVI-530 pages). L'auteur n'a retenu que dix noms pour sept siècles de chirurgie, mais ces dix noms sont les plus représentatifs d'une science qu'il a lui-même si généreusement enrichie.

Le premier est celui de Guy de Chauliac, qui débuta comme garçon de ferme et finit médecin des papes. C'est un des « pères spirituels » de la chirurgie. Il était si soucieux de thérapeutique qu'il ne sortait jamais des villes sans emporter une bourse de clystères et aller chercher des herbes des champs pour secourir aussitôt les malades ; ce qui lui rapportait « honneur, profit et grand nombre d'amis ».

Puis viennent Ambroise Paré, avec son sens intuitif et sa vanité de bonhomme ; Vésale, génie combattif et observateur rigoureux ; Jean-Louis Petit, dont le poète Piron a dit :

Il a cherché le pauvre, et les rois l'ont [cherché ;

Joseph Desault, dont un autre poète célèbre ainsi les miracles :

... Volez à l'Hôtel-Dieu,
Là Desault parle en maître, opère en demi- [dieu !

Ce fut lui qui soigna le dauphin, sans paraître l'avoir reconnu comme tel ; on a vu là le secret de sa mort mystérieuse.

Dupuytren, « le plus grand chirurgien de son temps », qui rédigea en historien le rapport sur l'assassinat du duc de Berry ; François Malgaigne, champion un peu théâtral de la probité scientifique, dont le nom est associé au progrès de l'anesthésie.

Puis trois contemporains : Paul Lecène, auquel on doit le perfectionnement de l'asepsie, « événement capital de l'évolution de la chirurgie » ; Charles Lenormant, divers dans ses curiosités mais égal dans ses réussites, avec la science et la conscience d'un humaniste : Clovis Vincent, héros de la guerre de 1914, qui, unissant le génie du clinicien à la hardiesse de l'investigateur, eut le mérite d'être à la fois neurologue, chirurgien et biologiste.

Ce qui frappe le profane, dans ce panorama de la chirurgie à travers les siècles, c'est le souci du grand maître qui en est l'auteur de dégager la « spiritualité » de sa profession et ce sens de l'humain qui ne fut jamais plus développé que chez les praticiens dont la science atteignait aux sommets.

LA PHILOSOPHIE POLITIQUE :

Jacques-Richard Grein, *Essai sur la défense de l'âme* (Bonne, 192 pages). Trois puissances, nous dit l'auteur, dominent le monde : l'âme, l'intellect, la matière. Leur interdépendance commande la vie humaine. L'erreur fondamentale de la pensée occidentale est, selon lui, de s'en tenir au couple binaire — esprit et matière. C'est de cette erreur que la doctrine communiste a tiré le plus grand profit : elle enseigne qu'au début fut la matière et que l'esprit en est une émanation. Ce retournement de la position chrétienne devait aboutir à l'écrasement de l'individu. Il faut restituer à l'âme ce qui lui a été ravi par le rationalisme moderne.

M. J.-R. Grein critique, à la lumière de son système, les possibilités offertes au christianisme et à la démocratie. Sa conclusion est pessimiste : aucun signe ne semble indiquer que le grand désordre des idées et des choses dont notre époque est faite puisse, dans un temps rapproché, céder la place à une harmonie nouvelle. Mais la civilisation occidentale occupe une place si importante dans le monde qu'il est difficile d'imaginer que celui-ci puisse se passer d'elle, malgré ses erreurs.

ALBERT MOUSSET.

COURRIER MUSICAL

On s'étonnerait que l'altiste israélien Oedoën Partos fût jusqu'alors demeuré inconnu du public parisien si l'on ne savait que sa vie musicale, accaparée d'abord par l'étranger, resta ensuite coupée de la France par les années de guerre. Hongrois de naissance, Partos est aujourd'hui chef de l'Orchestre philharmonique et violiste du quatuor de Palestine, mais il y a longtemps que ses compositions connaissent la faveur du public d'Asie, d'Egypte et des U. S. A. Le voici désormais adopté par la France. Qui affirmerait, l'ayant entendu, que l'alto n'est pas instrument de soliste ? Sa sonorité enchanteresse, moelleuse et chaude a la richesse et la variété du quatuor. Quelques jours après son récital présenté à la Société philharmonique, Partos exécuta chez Colonne, sous l'intelligente et sensible direction de Jean Fournet, le *Concerto* de Karl Stamitz dans un arrangement de son cru.

Incessants échanges : tandis que Paris fête virtuoses et compositeurs étrangers, le prestige de notre école musicale s'affirme au delà de nos frontières. Olivier Messiaen avec sa *Symphonie*, Francis Poulenc avec son *Concerto pour piano* sont acclamés en Amérique ; ici, l'U. N. E. S. C. O., où se tient la première assemblée générale du Conseil international de la Musique (nous aurons à rendre compte des travaux entrepris) montre l'attention qu'il porte à notre enseignement. C'est ainsi qu'au cours d'une cérémonie intime, en présence de M. Jaujard, directeur général des Arts et des Lettres, et de quelques personnalités du monde musical, M. Torrès-Bodet, directeur de l'U. N. E. S. C. O., a remis à M. Delvincourt, directeur du Conservatoire, un chèque de 4.000 dollars destiné à pourvoir aux frais d'études d'élèves ou de jeunes compositeurs sortis de notre Ecole nationale. La somme, qui sera répartie entre quatre étudiants étrangers et quatre Français de province n'ayant pas de foyer à Paris, provient du Fonds international de la musique alimenté grâce aux concerts dirigés dans ce but par les chefs les plus célèbres des U. S. A. L'Orchestre symphonique de Boston, sous la direction de Koussewitzky, a fait ce premier geste de générosité dont la France musicale lui est reconnaissante au double titre de l'aide apportée et de l'estime dont il témoigne.

Poursuivant ses efforts d'encouragement aux activités créatrices de la jeunesse, la Maison de l'U. N. E. S. C. O. va maintenant ouvrir chaque mois ses portes aux compositeurs inconnus de tous pays en organisant, avec le concours du Club d'Essai de la Radiodiffusion française, des concerts d'orchestre ou de chambre. Les œuvres seront commentées, parfois par leurs propres auteurs ; nous sommes heureux de signaler ces manifestations aux amateurs de neuf.

L. MAURICE-AMOUR.

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Dimanche
12 février
21 h.

Société Philharmonique de Paris
QUATUOR DE SAO-PAULO
Beethoven-Debussy Villa Lobos

LES QUATRE-VINGTS ANS D'HENRY BORDEAUX

Henry Bordeaux vient de fêter son quatre-vingtième anniversaire. Il est né, en effet, en 1870, à Thonon-les-Bains. L'âge n'a pas ralenti l'activité de l'écrivain, qui poursuit l'édification de l'œuvre romanesque et historique qui lui a valu un public fidèle et étendu. Depuis 1919 M. Henry Bordeaux est membre de l'Académie française.

HOMMAGE A UN GÉNÉRAL ANGLAIS

Au cours d'une prise d'armes qui s'est déroulée à Rawalpindi, M. Pigeonneau, chargé d'affaires de France au Pakistan, a remis les insignes de commandeur de la Légion d'honneur et la Croix de guerre avec palme au général Sir Douglas Gracey, commandant en chef de l'armée pakistaine.

Celui-ci, qui commandait la 20^e^ division indienne lors de la capitulation du Japon, assura le désarmement des unités japonaises stationnées en Indochine au sud du 16^e^ parallèle. Dans l'accomplissement de sa mission il se montra le protecteur énergique des Français et de leurs biens et reçut le titre de citoyen d'honneur de Saïgon.

ANDRÉ VERA

L'HOMME ET LE JARDIN

Reprenant l'historique du jardin d'hier, évoquant celui de demain, M. André Vera expose ici l'évolution d'un art bien français, dans ses rapports avec les goûts, les mœurs, la civilisation de chaque époque.

1 vol. in-16 270 fr.

COLLECTION "PRÉSENCES"

PLON

NOUVELLES INVENTIONS
Automobile ou tracteur

Selon une expression du constructeur, ce nouveau véhicule est destiné « à la ville et à la campagne ».

Il présente en outre deux particularités fort intéressantes : son prix ne dépasse pas 340 dollars (environ 120.000 francs) et il ne consomme pas 5 litres aux 100 kilomètres.

Phot. Mecanix Illustrated.

C. T.

Pour les malades alités

Des massages légers et fréquents soulagent les malades contraints à une longue immobilité dans un lit, et évitent la formation d'eschares sur leur corps. Un nouveau matelas en matière plastique permet d'administrer ce traitement automatiquement tout en réduisant le temps consacré aux soins du patient. Il est constitué par une série de cellules de la largeur du lit et reliées alternativement à deux tubes placés sur les bords. Les moindres mouvements du malade permettent le gonflage et le dégonflage alternatif des cellules.

C. T.

COURRIER THÉATRAL
« Le Fauteuil 47 »

Le Fauteuil 47, de M. Louis Verneuil, repris au théâtre de l'Ambigu, fut un grand succès de l'entre-deux guerres. La critique accablait, en ce temps-là, M. Louis Verneuil, qu'elle traitait couramment de sous-Sacha Guitry. Mais quelle était l'ambition de l'auteur et que lui demandait son fidèle public ? De confectionner des pièces de Boulevard, pour quoi on lui reconnaissait un indéniable tour de main. *Le Fauteuil 47*, légèrement remis au goût du jour, appartient à ce genre digestif, et l'on veut bien qu'il recommence une carrière, d'autant que Mme Huguette Duflos s'y manifeste dans une blondeur courageusement défendue. M. Duvaleix y est rond, M. Orbal, raide comme une règle à calculer, Mlle Jacqueline Cadet montre un plaisant visage ellipsoïdal. Où la géométrie va-t-elle se nicher !

Y. G.

LES SPECTACLES

ATELIER
LE BAL DES VOLEURS
JEAN ANOUILH

PALAIS-ROYAL
LES SURPRISES D'UNE NUIT DE NOCES

ATHÉNÉE - LOUIS JOUVET
LE
TARTUFFE
DE MOLIÈRE
GABRIELLE DORZIAT
LOUIS JOUVET - PIERRE RENOIR
LOCATION OUVERTE DE 11 à 18 h.

PETITES NOUVELLES DIPLOMATIQUES

A l'ambassade de France à Londres

M. René Massigli, ambassadeur de France à Londres, a donné une brillante réception dans sa nouvelle résidence personnelle de Kensington Palace Gardens, dont on vient d'achever l'aménagement et la décoration intérieure. Les services de l'ambassade demeureront dans les anciens locaux.

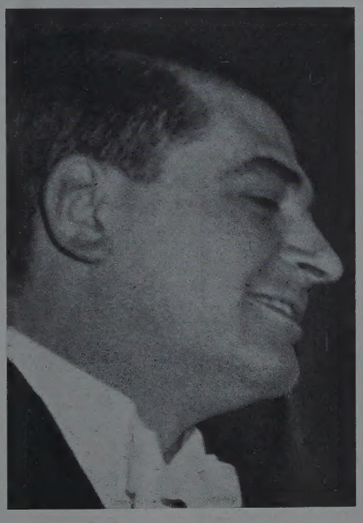
On voit sur notre photographie l'ambassadeur et Mme Massigli accueillant une de leurs invitées, la comtesse Palffy.

Un départ regretté

M. Peter Tennant, conseiller de presse de l'ambassade de Grande-Bretagne en France, a été nommé conseiller politique du général Sir Brian Robertson, haut commissaire britannique en Allemagne. A l'occasion de son proche départ de Paris, M. Tennant a été l'hôte à déjeuner de la presse anglo-américaine. Il a exprimé avec humour et émotion son attachement pour la France. Fin lettré, admirablement informé des choses de notre pays, M. Tennant, auteur d'un livre remarquable sur *la Technique dramatique d'Ibsen*, avait su conquérir dans la capitale de nombreuses amitiés qui lui demeureront fidèles.

Le grand cordon à un diplomate étranger

Le président de la République a reçu en audience spéciale M. Garcia, ambassadeur du Pérou en France, à qui il a remis les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur. M. Garcia, dont la mission va prendre fin, doit être remplacé comme ambassadeur par le vice-amiral Federico Diaz Dulante.



A l'ambassade de l'Inde à Paris

Diverses cérémonies ont marqué en France l'instauration solennelle de la République indienne. L'ambassadeur de l'Inde, le Wing Commander Sardar Hardit Singh Malik, a donné dans les salons de l'Hôtel George V une brillante réception à laquelle assistaient de nombreuses personnalités du monde politique, administratif et universitaire ainsi que la plupart des chefs des missions diplomatiques à Paris, et notamment S. E. le Nonce apostolique.

Sur notre photographie (de gauche à droite) le premier secrétaire de l'ambassade de l'Inde, M. Couve de Murville, directeur des Affaires politiques au Quai d'Orsay, M. Parodi, secrétaire général au ministère des Affaires étrangères, et M. Bayens, directeur des Affaires d'Asie, et l'ambassadeur, S. E. Singh Malik.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Il n'est pas fréquent de découvrir un bon peintre. Aussi sommes-nous reconnaissant à MM. Bernheim-Jeune d'avoir organisé l'exposition Pierre Jérôme. L'an dernier, Pierre Jérôme avait fait sa première exposition, qui révélait déjà des dons du plus grand intérêt. L'artiste a travaillé sans relâche depuis, et il nous montre aujourd'hui une œuvre cohérente, solide, riche et harmonieuse. Pierre Jérôme est un de ces artistes qui dessinent et qui étudient longuement leur composition : c'est le propre des grands peintres. Il aime à traiter des sujets variés, aussi bien des compositions que des nus, des portraits, des paysages ou des natures mortes, et dans chacun de ces domaines il affirme sa personnalité.

La solidité de l'exécution picturale, la richesse de la pâte, le dessin large et souple affirment la valeur du technicien. Le sens des valeurs, le modelé subtil des formes, parfois les contrastes du clair-obscur, enfin les harmonies des coloris, à base de tonalités de verts nuancés, de jaunes, de bruns, de bleus ou de noirs, constituent le talent du peintre.

Toutefois ces qualités proprement picturales sont encore relevées par une part de poésie que Pierre Jérôme insuffle à la plupart de ses toiles. Bien que réaliste, cet artiste sait évoquer une atmosphère, recréer l'ambiance qui convient à ses objets, et où se meuvent ses personnages.

Alors qu'une partie de l'art actuel sombre dans la bêtise et la vulgarité, dans l'insignifiance ou dans le « pompiérisme » officiel de l'abstraction, il est réconfortant de voir de la vraie peinture et de parler avec un véritable artiste.

Sous les auspices de l'ambassade du Canada, la Galerie des Beaux-Arts montre actuellement des œuvres du caricaturiste canadien Robert La Palme. Cet artiste qui travaille à Paris et fut professeur de dessin à l'Université Laval de Québec, expose des gouaches très colorées et pleines d'humour.

Deux thèmes principaux ont tenté La Palme : *l'Histoire de la guerre* et *la Médecine à travers les siècles*. On y découvre maints détails piquants, le sens de l'anecdote et un goût très prononcé pour les couleurs vives qui s'exaltent. Chacune de ces gouaches donne parfois l'impression artistique d'anciennes cartes à jouer. Toutefois l'artiste se montre un peintre délicat et un fin ironiste, notamment dans ses pamphlets sur la médecine.

Maurice Sérullaz.

LA REINE MARY BRODE UN TAPIS

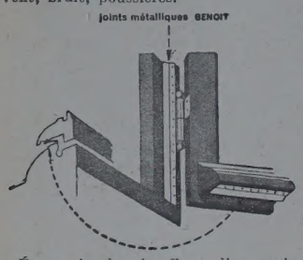
S. M. la reine Mary d'Angleterre vient de terminer un tapis de 3 mètres de longueur sur 1 m. 80 environ, auquel elle travaillait depuis 1941. C'est un dessin XVIIIe siècle, composé de douze panneaux, exécuté au petit point et bordé de fleurs. Décorations et fleurs sont brodées dans les tons traditionnels sur fond beige.

Le tapis, offert par la reine mère à la nation britannique, est exposé en ce moment à Westminster à Londres. Il le sera par la suite dans différentes villes de Grande-Bretagne, avant de partir en Amérique du Nord, où selon le désir de la reine Mary il sera vendu afin de faire rentrer des devises en Angleterre.

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

FENÊTRES BIEN JOINTES...
Hiver moins cher... et quel confort !..

Les joints métalliques Benoit, placés en feuillure des fenêtres et portes, vous défendent contre froid, pluie, vent, bruit, poussières.



Économie de chauffage d'au moins 35 %. Garantis dix ans, les joints Benoit sont posés dans toute la France et l'Afrique du Nord par nos techniciens.

Demandez références et documentation N° 46 sans engagement : aux Etablissements E. Benoit et Cie 11, rue des Petites-Ecuries, Paris, 10e, TAI 66-24 et 25. A Alger : M. Heilès, Les Brises, Pointe Pescade.

LE RALLYE DE MONTE-CARLO

Interviews, articles techniques, anecdotes reflètent admirablement dans « L'Automobile » les impressions diverses de cette grande épreuve d'endurance.

Dans ce même numéro de février, l'industrie automobile en Amérique y trouve une large audience technique avec d'abondantes illustrations des usines et de leur production, ainsi que des *écorchés* de la Chevrolet et de la Studebaker 1950. Cette enquête fait suite à celles sur l'Italie et l'Angleterre ; de même que ces planches techniques viennent s'ajouter aux précédentes sur Dyna-Panhard, 203 Peugeot, Talbot-Lago 26 CV, Ford-Vedette, 2 CV Citroën, formant ainsi une riche documentation.

Une grande enquête sur la circulation à Lyon, avec des interviews de hautes personnalités de la ville.

Des à-côté inédits : la voiture de l'an 2000 ; le premier avion à ailes articulées, la nouvelle B. R. M. 1.500. Et sa cote mensuelle de voitures d'occasion.

En vente partout ; à défaut, envoi franco contre 50 francs à l'Automobile, 6, rue de Milan, Paris (9e).

PLUS DE LOCAUX INCHAUFFABLES

Par la pose d'un plafond Vitrex vous moderniserez votre usine et doublerez le rendement de votre installation de chauffage.

Il en résultera pour vous une grosse économie de combustible et un bien-être accru de votre personnel qui vous permettront d'amortir dans un minimum de temps les frais d'installation.

Vos machines seront protégées de la poussière. Vous supprimerez la condensation. Vos locaux seront tempérés aussi bien l'hiver que l'été.

Demandez la Notice I à Vitrex, 27, rue Drouot, Paris, qui installe dans toute la France.

GARDEZ UN CORPS JEUNE

Jamais il n'a été plus indispensable de demeurer jeune, alerte, svelte, apte à la lutte de tous les jours. Gardez intact le plus longtemps possible votre capital de jeunesse et de vitalité.

Un quart d'heure d'un exercice agréable que vous ferez chez vous, quel

que soit votre âge, vous donnera d'étonnants résultats : galbe des jambes, équilibre harmonieux de tout le corps, réduction de l'embonpoint, affermissement des chairs, étonnante jeunesse corporelle.

Réglable à volonté, silencieux, peu encombrant, Adams Trainer est l'appareil idéal pour l'exercice en chambre. Renseignez-vous Gratuitement, vous recevrez la brochure *Beauté, Santé, Jeunesse*, en écrivant aux Établissements Adams, 3, quai Jean-Moulin, Lyon (F. I.).

INVENTEURS !

Pour lancer vos nouveautés, utilisez cette rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

« Echos et Nouveautés » paraîtra prochainement le 25 février, le 4 mars numéro consacré au Salon des Arts ménagers, le 26 mars compte rendu du Salon des Arts ménagers.

Adressez-vous pour cela à la Publicité Moulin, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRI. 45-11.

« CONFORTABLE » ET BIEN AU CHAUD

grâce au nouveau chauffage Speed, puissant, réglable, sans eau ni électricité, qui permet d'obtenir une tempé-

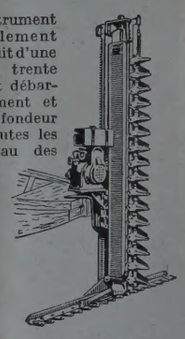
rature intérieure de plus de 15 degrés quand le thermomètre est à zéro.

Modèles spéciaux pour Dyna-Panhard, Simca-5 ou 6, Simca-8.

Modèle standard pour grosses voitures, Hotchkiss, Delahaye, Talbot, etc.

Pour tous renseignements : Établissements Brissonnet et Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. MAI. 87-40.

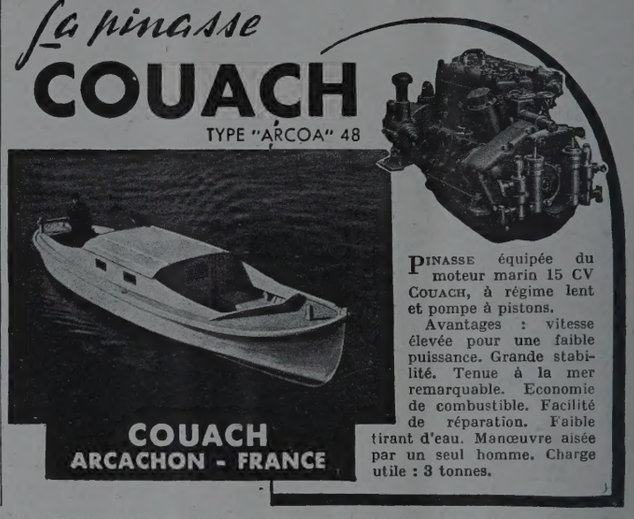
NOUVEL APPAREIL FAUCARDEUR A MOTEUR (modèle 1950).



Avec cet instrument remarquablement perfectionné, fruit d'une expérience de trente années, on peut débarrasser radicalement et jusqu'à une profondeur de 1 m 50 toutes les surfaces en eau des étangs, canaux et rivières avec un rendement de 7.000 mètres carrés à l'heure.

Cet appareil a été fort remarqué au dernier Salon Nautique. Il est construit par la Maison Cl. Bonnet et Fils, 4, rue de la Bastille, à Paris.

Catalogue F. M. F. I. sur demande.



Pinasse équipée du moteur marin 15 CV Couach, à régime lent et pompe à pistons.

Avantages : vitesse élevée pour une faible puissance. Grande stabilité. Tenue à la mer remarquable. Economie de combustible. Facilité de réparation. Faible tirant d'eau. Manœuvre aisée par un seul homme. Charge utile : 3 tonnes.

NOUVELLES RELIGIEUSES

— S. S. Pie XII annoncerait officiellement le 2 mars prochain, onzième anniversaire de son élection pontificale, la découverte du tombeau de saint Pierre sous la basilique actuelle. Ainsi se trouverait confirmée la tradition qui veut que saint Pierre ait été enterré à côté du cirque de Néron, où il subit le martyre.

— A partir du 15 février, la carte de pèlerin délivrée par le Secrétariat français de l'Année Sainte tiendra lieu de passeport pour les voyageurs se rendant en Italie.

— A Fécamp, Mgr Lemonnier, évêque auxiliaire de Rouen, a béni les chalutiers qui vont prendre bientôt le large pour la campagne de pêche sur les bancs de Terre-Neuve.

COURRIER DE LA DANSE
« Septuor » à l'Opéra

Un grand décor linéaire, vide et pesant à la fois. Est-ce une usine, une citadelle, une prison ? Peu importe. Le ciel est derrière, avec tout l'espace du monde. Sept hommes mourront là. Car il faut tuer sept fois l'amour pour qu'il renaisse encore plus fort.

Ce nouveau ballet monté par Lifar est la joie des yeux. La chorégraphie y est tellement limpide, tellement exacte et précise dans le drame et dans l'humour ! Les personnages, jeunes, tragiques, désinvoltes (tous espoirs nouveaux de l'Opéra), y tracent des lignes très pures et chacun semble être si merveilleusement pénétré de son rôle... Un assassin qui tue par amour la jeune fille... Un sorcier qui provoque la mort d'une autre, un fou qui déchaîne les rires amers, un gueux — sa rose rouge entre les dents — que le monde rejette ; un cordier qui, à force de fabriquer des cordes, se pend ; un bossu que l'on tue pour avoir osé toucher la robe de la princesse ; un mystique que l'on craint et que l'on efface de la terre...

Et sept fois la justice humaine revient condamner sans essayer de comprendre. Sept fois la même marche coupante des gardes et la même disparition rapide du coupable sur un geste du juge. Il y a là une belle idée, et l'argument de Francis Blanche aurait pu être très émouvant. Mais tout cela est traité d'une façon un peu gratuite. On ne joue pas avec des idées comme avec les bonds des danseurs. Il faut aller plus loin, ou ne pas partir.

Il résulte de cela que l'âme véritable des personnages et les raisons brusques de leur mort échappent au spectateur. Est-ce une fable ? Un conte amer ? Sans doute. Mais on s'aperçoit que seul un thème poétique, comme celui de *Mirages* par exemple, peut réussir à rendre visible et palpable un drame humain tout intérieur.

La musique de Jean Lutèce, jeune, vivante, utilisant les thèmes modernes (rumbas, swing, etc., admirablement stylisés et transformés par Lifar dans la chorégraphie, sans jamais la moindre erreur de goût), est en bonne harmonie avec l'argument. Les couleurs, décors et costumes d'Yves Bonnat ajoutent à *Septuor* une belle lumière. Dans l'ensemble cette création est heureuse, jeune et sans doute ne faut-il pas chercher au delà des apparences.

Martine Cadieu.

« FIORI MUSICALI »

Sous ce titre vient de se fonder une nouvelle association musicale. Rompant avec l'usage des programmes qui juxtaposent les œuvres sans souci d'un lien, elle se propose de faire entendre dans des concerts, systématiquement axés sur une idée, toute la musique occidentale dans des conditions aussi proches que possible de l'exécution première. Ces concerts — quatre par an — sont précédés d'un très court exposé du thème choisi et de projections d'œuvres plastiques qui permettent aux auditeurs de se replacer dans le décor de l'époque.

Le 5 mars un concert sera consacré à l'évolution de la musique instrumentale et vocale en Angleterre, de la reine Elizabeth à la reine Mary. Le suivant, vraisemblablement le 13 avril, fera revivre l'allégorie musicale dont la vogue fut grande pendant longtemps. « Fiori Musicali », présidé par le docteur Bridgman, a son siège, 20, rue de la Paix.

ACTUALITÉ JURIDIQUE
Le problème de l'imprévision

Il fut un temps où sur le terrain du droit, notamment en matière de contrat, la sécurité était de mise pour les deux parties.

Il n'en va plus ainsi de nos jours. D'une part le législateur tend de plus en plus à substituer sa volonté au libre arbitre des parties. D'autre part l'instabilité économique, en particulier celle de la monnaie, entraîne des revisions contraires au droit strict, mais commandées par l'opportunité et par l'équité.

La première entorse au principe de l'immutabilité des conventions fut donnée par la loi dite loi Faillot, du nom de son auteur (21 janvier 1918), qui autorisait la résiliation des marchés commerciaux lorsque l'exécution de ceux-ci devenait non seulement impossible dans les termes du droit commun, mais simplement, du fait des circonstances, trop onéreuse pour l'une des parties. C'est la même idée d'imprévision ou, plus exactement, d'imprévisibilité qui récemment a inspiré la loi du 22 avril 1949, laquelle a étendu le droit à résiliation aux contrats civils.

D'après ce texte certains contrats sont résiliables sous la triple condition : que l'exécution en soit préjudiciable à l'une des parties dans une mesure excédant toute prévision ; que ce préjudice résulte de l'état de guerre ou de circonstances économiques nouvelles ; enfin qu'il soit actuel ou du moins concomitant à l'époque prévue pour l'exécution du contrat. Cette résiliation peut, suivant le cas, être soit pure et simple, soit assortie de dommages-intérêts au profit du demandeur.

Une autre intervention législative s'est produite en matière de rente viagère ; alors que la constitution d'une telle rente résultait notamment de l'aliénation d'un capital en monnaie appréciée, était-il équitable que le débirentier pût se libérer par le versement d'arrérages en monnaie dépréciée et ne correspondant plus à la valeur dudit capital ? Le législateur ne l'a pas pensé. La revision des rentes viagères a fait l'objet de deux lois récentes : l'une, du 20 mars 1940, visant les contrats intervenus entre particuliers avant le 1er janvier 1946 ; l'autre, du 2 août dernier, relative principalement aux rentes constituées par les compagnies d'assurances, à l'exception de celles qui ont pour objet la réparation du préjudice résultant d'un délit ou d'un quasi-délit. Dans les deux cas le chiffre de la majoration varie de 100 à 300 %, sauf le droit pour le débirentier de prouver : ou que le bien qu'il a reçu en contre-partie de la rente a lui-même acquis une plus-value, auquel cas il obtiendra une remise proportionnelle de la majoration (loi du 20 mars) ; ou bien que sa situation personnelle ne lui permet pas de supporter cette majoration (loi du 2 août). L'application de la loi du 2 août est subordonnée à la triple condition : que l'intéressé soit âgé de plus de cinquante-cinq ou de cinquante ans, suivant le cas ; qu'il soit de nationalité française ; qu'il ne soit pas soumis à la taxe progressive de la loi fiscale. La demande doit être introduite dans le délai d'un an. Elle est jugée par le juge de paix à concurrence de 5.000 francs ; par le tribunal de première instance pour les instances excédant ce chiffre.

Telles sont les dispositions législatives dont l'objet est d'équilibrer, en les conciliant, deux droits et deux intérêts antagonistes.

Convient-il d'aller plus loin et d'accorder la revision d'une dette dans tous les cas, ceci par analogie à la clause de l' « échelle mobile » inscrite dans certains contrats (indices économiques, etc.) ? Prenons un exemple : la victime d'un accident a reçu une indemnité soit constante, soit dans l'octroi d'un capital, soit dans l'attribution d'une rente correspondant au dommage subi. Conserve-t-elle le droit, à la suite de la dépréciation de la monnaie, de demander un rajustement de nature à corriger celle-ci ? Elle peut, à l'appui de cette demande, invoquer une considération d'équité. Mais, d'autre part, ne serait-il pas excessif de faire subir au débiteur, qui a pu, à juste titre, croire la situation réglée une fois pour toutes, une charge nouvelle résultant de circonstances indépendantes de sa volonté et étrangères au fait générateur de son obligation ? On peut le penser.

P.-L. R.

PHILATÉLIE

NOUVELLES DE MONACO

La série de la *Croix-Rouge monégasque* a été mise en vente dans les bureaux de la principauté le 29 décembre. Deux jours avant, le 27, ont paru les trois valeurs commémoratives du soixante-quinzième anniversaire de l'Union postale universelle.

Cette série, composée des 5 fr. vert, 15 fr. rouge et 25 fr. bleu, représente le château de Monaco et un globe terrestre. Pour les abonnés, la souscription à cette série n'était pas obligatoire : cependant les commandes devaient être envoyées avant le 31 janvier.

Pour remplacer la série courante « Prince Louis II », on annonce l'émission prochaine de valeurs à l'effigie du prince Rainier III, gravées en petit format.

LA TROISIÈME SÉRIE « CHASSE » DU LIECHTENSTEIN

C'est le 7 mars que sera mise en vente la troisième série des animaux sauvages. Comme les précédentes, elle se compose de trois valeurs héliogravées par Courvoisier. En voici les sujets : 20 rp. rouge brun, chevreuil ; 30 rp. gris vert, coq de combat ; 80 rp. sépia, blaireau.

LA SÉRIE BELGE DE BIENFAISANCE 1949

La série annuelle destinée aux œuvres antituberculeuses a vu le jour le 20 décembre 1949. Ces petites valeurs, typographiées en petit format et multicolores, inaugurent un nouvel ensemble « flore belge », que l'on pourra comparer aux « Pro Juventute » suisses de ces dernières années : quatre vignettes représentant chacune une fleur différente, 20 + 5 c. noir, vert, jaune et rouge ; 65 + 10 c. noir, jaune, vert et rouge ; 90+10 c. noir, bleu, rose et rouge ; 1 fr. 20 + 30 c. noir, bleu, vert et rouge. Les fortes valeurs, gravées en grand format, continuent la série dite des « Portraits du Sénat », commencée en 1946 : 1 fr. 75 + 25 c. orange, Philippe le Bon ; 3 fr. + 1 fr. 50 rouge, Charles Quint ; 4 + 2 fr. bleu, Marie-Christine ; 6 + 3 fr. marron, Charles de Lorraine ; 8 + 4 fr. vert, Marie-Thérèse.

J. BELLAY.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Vente au Palais de Justice à Paris le samedi 4 Mars 1950 à 14 heures.
1er lot : Villa Radiana à

St-JEAN-CAP-FERRAT

(Alpes-Matitimes). Contenance : **5.610** m² environ
Libre de location 2e lot : Villa Magda à

BEAULIEU-s / mer

(A.-M.). Contenance : **2.136** m² environ. Mises à prix **1er lot : 6 millions : 2e lot : 2 millions.** S'adresser pour renseignements à Mes **Leveillé-Nizerolle**, Pierre Vernier, avoués ; Jean Constantin, notaire à Paris, à Me Thus, notaire à Villefranche-sur-Mer (Alpes-Maritimes). Sur place, avec permis de visiter délivré par les avoués et notaires et Greffe des Criées.

Étude de Me **MALLET**, notaire au KREMLIN.
PROpriété à **MONTGERON** (S. & O.), 33, avenue de la République,
libre. Adj. 20 févr. 15 h. **M. à P. 300.000** frs.
S'adresser à Mes **MALLET** et Lamé, notaires.

Vente : Palais de Justice, Paris, samedi 4 mars, 14 heures. 1° 3e **lot de l'enchère**

GRAND APPARTEMENT LIBRE DE LOCATION

Ave KLÉBER, 55 et 57

4e **étage** au-dessus entresol, **côté rue Galilée,** comprenant 52,70 millièmes parties communes de l'immeuble.
2°. 4e lot de l'enchère

IMMEUBLE A CLICHY

(Seine) **18, rue Madame-de-Staël (Angle rue Raymond-Poincaré)**
Contenance 420 m² 77 environ
Loyer actuellement en cours revision **Mise à prix 5.000.000** francs **et 1.500.000** francs
S'adresser pour renseignements Mes **Leveillé-Nizerolle**, Pierre Vernier, Giry, avoués ; Jean Constantin, notaire. Sur place avec permis de visiter délivré par avoués et notaire. Au greffe Criées.

PUB

TRIER *n'est pas* SÉLECTIONNER

Il est facile de trier une graine et de la baptiser
"GRAINE SÉLECTIONNÉE"

- Trier une graine demande quelques heures.
- Sélectionner exige : des techniciens, une longue expérimentation, des laboratoires, des champs d'essai.

Riche de deux siècles d'expérience, doté d'installations uniques en Europe, créateur de plusieurs milliers de variétés, **VILMORIN-ANDRIEUX** justifie sa devise :

Si vous n'avez pas le catalogue général 1950 réclamez-le à :

Vilmorin-Andrieux
Service 171
4, Quai de la Mégisserie
PARIS

Vilmorin

PREMIÈRE SÉLECTION DU MONDE

GRANDE SEMAINE DE TOURS
DU 6 AU 14 MAI
EXPOSITION AGRICOLE ET COMMERCIALE
RENSEIGNEMENTS ET INSCRIPTIONS : MAIRIE DE TOURS

1950 — 1950

CANNES

la ville des fleurs et des sports élégants

EN FÉVRIER

AU CASINO MUNICIPAL

THÉATRE

2 Fév. Concert Classique *Janine ANDRADE*
4 — CARMEN
5 — MANON
9 — Concert Classique *Pierre MOLLET*
11 — Les Contes d'HOFFMANN
12 — FAUST
14 — Les Œufs de l'Autruche
16 — **Concert Classique J.-Février**
18-19 Fév. Ballets des Champs-Élysées
23 Fév. Alfred CORTOT
24,25,26 Ballets des Champs-Élysées
Chef d'Orchestre : L. de FROMENT

AMBASSADEURS

4 Fév. Dîner Fleuri «Les Anémones»
11 — Grand Dîner « Paré et Masqué » décoré par DON
18 — La Nuit des étudiants du Figaro
21 — Dîner du Mardi Gras
25 — Gala « Les Vins de Bordeaux » décoré par J.-G. DOMERGUE

Les fêtes et les sports

Veglione - Redoutes - Bals - Gymkana du 12 au 18 Fév. : Régates Royales du 23 au 26 — : Fêtes du Mimosa

2 GOLFS :

Mougin et Mandelieu

Compétitions : chaque semaine ; à Mougins, le 18 Fév : Coupe Challenge de S.A.R. la Duchesse de Vendôme

Tennis - Équitation

PALAIS DES FESTIVALS

du 25 Fév. au 2 Mars : Congrès International des Producteurs de Films
" La Grande Semaine du Cinéma "
En Mars : Tournoi International de Tennis
En Avril : Concours Hippique International
3e Rallye Soleil Automobile
Concours d'Élégance Automobile
100 hôtels de toutes classes
Renseignements : Syndicat d'initiative à CANNES

HOTELS et VILLÉGIATURES

SUISSE

MÜRREN 1.650 m. Centre élégant de sports d'hiver.

Soleil, neige sûre, favorable.

Saison jusqu'à Pâques. Prix forfaitaires avantageux, patinoire et école de ski comprises. Informations auprès des agences de voyages ou de la Société de développement, Mürren.

ZERMATT SUISSE 1.620 m. **" à une nuit de Paris "**

SCHWEIZERHOF-BELLEVUE
Maisons de vieille réputation. Les plus ensoleillées. Tout confort. Cuisine et vins de qualité. 7 j. tout cpr. dep. 147. Dir. Dr. Zimmermann.

HOTEL PERREN ZERMATT
Face au Cervin, moderne, ensoleillé, cuisine excellente. Forfait à partir de Fr.s. 126 par semaine.

HOTEL DOM. Le petit hôtel préféré. Situation magnifique. Construction récente. Confort, ambiance et cuisine renommée. Prix forfaitaires par semaine : Francs suisses 112 à 140.

HOTEL ALPINA ZERMATT
Hôtel-chalet confortable, aussi réputé que le Tea-Room Alpina. Forfait à partir de Francs suisses : 112 par semaine.

" MEUBLOPOLIS " OU PLUS FORT QUE GULLIVER ! (SOUVENIRS DU BARON DE CRAC), par CAMI.

On ne parlait à Versailles
Que de Gulliver. Le roi
Me dit : « Serais-tu de taille
« A l'égaler? Réponds-moi. »
« — Sire, lui dis-je, je gage
« Qu'il m'arriva mieux jadis,
« Lors de mon fameux voyage
« A l'île Meublopolis...

« Dans cette île, on peut m'en croire,
« Je vis des meubles vivants
« Ayant la forme d'armoires,
« De lits, fauteuils et divans.
« Je vis des troupeaux de chaises,
« Au sifflet obéissants,
« Courir, pour qu'on soit à l'aise,
« Se placer sous le séant !

« Je courus un « steeple-chaise »
« Au champ de courses d'Hô-teuil
« Bien que jockey d'une chaise,
« J'arrivai « dans un fauteuil » !
« Puis, un jour, quittant cette île,
« J'embarquai, pour mon plaisir,
« Tout mon mobilier mobile,
« Et mon lit nommé Désir !

« A Paris, je mis ces meubles
« Dans mon hôtel, beau décor !
« Lorsqu'un jour dans mon immeuble
« Vint me « saisir » un recors.
« L'huissier emporte en voiture
« Des meubles, la cargaison...
« Mais je siffle. A toute allure
« Ils rentrent à la maison !

« Las ! un soir, en moins d'une heure,
« Mon hôtel fut enflammé,
« Le feu brûla ma demeure
« Et mes meubles animés !
« Seule, et c'est vrai sur mon âme,
« Ma table de nuit n'eut rien,
« Car elle éteignit les flammes
« Avec ses propres moyens ! »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

1er dans toutes les catégories

RALLYE de MONTE-CARLO 1950

Championnat du Monde de Grand Tourisme Automobile

CLASSEMENT GÉNÉRAL

1re CATÉGORIE

1er M. BECQUART - H. SECRET sur **Hotchkiss**
équipée de pneus KLÉBER-COLOMBES "Super-Service"

2e CATÉGORIE

1er J. SCARON - R. PASCAL sur **Simca 8** 1200

3e CATÉGORIE

1er J. QUINLIN - BEHRA sur **Simca 8** 1100

4e CATÉGORIE

1er H. VAN DER HEIJDEN - A. LANGESTRAAT et
2e G. LAPCHIN - CH. PLANTIVAUX sur **Dyna-Panhard**

COUPE DES DAMES

Mmes G. ROUAULT - R. GORDINE sur **Simca 8** 1200

tous sur pneus

"Grand Raid"

Kléber-Colombes